

J'ÉMERVEILLE



14 juillet
> 19 août
2018

www.rencontresdele.fr

17^e RENCONTRES D'ÉLE
& THÉÂTRE
& LECTURE
EN NORMANDIE

Concours d'écriture

« Je ferme les yeux...
émerveillez-moi ! »

du 1^{er} juillet au 8 août 2018

Remise des prix le samedi 18 août 2018
à 11h à la médiathèque de Dives-sur-Mer



MÉRIA
JACQUES
PRÉVIN

Bibliothèque



Association
Normande
des Écrivains



Médiathèque
DIVES



Association
Normande
des Écrivains



1 - La Biche

Je ferme les yeux, j'imagine, tes cheveux, tes yeux, ta bouche, ton nez, tes seins, ta hanche, tes fesses, tes jambes, tes pieds, ton corps nue dans ma couche.

Oh ma félicité, oh ma passion, oh mon amour, oh toi célèbre inconnue, pourquoi tu n'es pas là ? Désirs, fantômes, passions, ma déesse aux cheveux noirs s'est évanouie dans la torpeur de mon chagrin.

Le décor était trop beau dans la nuit de ma pensée. Rivières débordantes de ma solitude, mon cœur pleure et saigne, dans les marais de ta cruauté.

Etrange créature que tu es, partir en me laissant seul avec mon chagrin, c'est vraiment la nymphe de mon tourment.



2 - Et je ne savais que dire parce que je ne savais pas parler

A en fait ne plus seulement savoir s'il fallait y croire au point même que. Non en fait, les mots sont bien difficiles à trouver, à construire. Comme une maison, un abri, ou bien plutôt comme cette caverne où je demeure, ce creux comme la capitale close de mes yeux. A n'en pas douter, les paupières sont closes comme les ailes déchirées d'un papillon. Oh si mais tu rêves d'envol et les battements de ton cœur ont remplacé ceux de tes ailes. Et pourtant, j'ai deviné des pays fabuleux même en hiver. C'est quoi blanc ?

A en fait ne plus seulement savoir que vraiment il fallait le voir comme des lacs inouïs où il doit faire doux de nager, comme si l'eau enfin ce que je sais de cela était devenue autrement que ce qu'elle était.

A vrai dire, de là même où je devine ce qui arrive, je ne le sais tellement cela est si

Ah bon, vous ne trouvez pas de mots me chuchote une voix coquine et câline que je sais désormais joueuses alors même, oui alors même et cela est certes peu croyable, alors même enfin que je ne savais pas qu'elle existait.

Voilà c'est une suite d'entrecats et d'entrelacs, une fantaisie abrupte comme des serpentins qui quitteraient leur papier pour être chair et voler quand même de mains en mains et de bouches en bouches, sans confettis, ni même s'ils avaient été roses et bleu. Voilà que je ne parviens pas à dire, là d'où je suis plus immobile qu'une statue et plus vivant qu'un mobile qui flotte en pleine tempête calme. Voilà a vrai dire, voilà à en fait ne plus seulement savoir de quel moment ni de quel côté c'est venu ; ce que je sais c'est subitement, déchirement sans douleur, éclat soudain d'une vérité inconnue. Non pas d'une vérité, de quelque chose de toujours inconnu, oh même maintenant vous savez, oui ne le savons, même maintenant, de ce qui a déchiré l'illusion, déchiré pour faire venir cette vérité. Oui avant en fait, peu importe. De quelque chose en même temps qui temps qui a toujours été là, enfoui, et qui éclot. Jaillissement sans véhémence, et en même temps, oh oui souviens toi, oui souviens toi de là juste au moment où avant il y avait un autre monde, tu sais à ce moment où existe cela que tu ignorais, et qui pourtant devait être là.

La caverne m'a longtemps abrité, et elle a coquille pour moi été abri, comme un cocon et pourtant elle avait au fond dans le noir immobile l'éclat du mobile, dans le silence le bruit de l'éclair et dans le dôme la plaine sans fin qui ruisselle d'herbes folles et sagement grandissant malgré le vent. Elle a inventé des fenêtres par lesquelles on aurait pu pouvoir voir, par lesquelles, juste au moment inadéquat de l'encoignure le vent s'engouffre en sifflant comme un corps un peu épais qui veut passer, se glisser par une fente. C'est vraiment mais vous le savez, oh dites-moi ce mot ancien, ce mot comme une station balnéaire un peu vieillotte, oh c'est vraiment, pardon je n'ai pas saisi, oui voilà comme un rouge-gorge qui perd son temps sur un fil de fer aussi fin qu'un fil de

fer et qui rougit juste là au bas et au haut de la gorge. Cela est venu sans prévenir, oh oui dites-vous encore, à l'improviste, oh dites à nouveau oh dites-le, non je ne veux plus le dire, oh s'il vous plait - le, venu à la dérobee. La dérobee ce moment de la dérobede de moi. A en fait ne plus seulement savoir ce que c'est que cela, comme si on pose la main sur soi, même mieux, on passe la main devant ses yeux pour balayer l'illusion et qu'en fait cela demeure. Et pourtant, au plus loin je saisis encore des trains en provenance de Saint Malo qui haltent mon cœur au pied d'une basket bleu sur un quai gris. Je saisis cela dans le futur possible et même le puise à la source du passé. Compose avec me dit une voix de locomotive. Désinence e ce qui fait chair hormis le verbe.

A ne pas trouver le mot, ni même ne pouvoir l'inventer pour exprès dire cela que je ne peux plus dire que je ne peux dire et que peut-être même peut-être jamais dit même avant que je puisse même avant oh oui même avant que je ne puisse parler. Est-ce si difficile ? oui. Et encore cela n'est pas suffisant comme un tohu-bohu sans chahut, un vacarme avec le charme indicible des mélodies, une panoplie de policier sur le champ qui épouvantaille les oiseaux rieurs et tellement clabaudeurs qu'ils font vacarme.

Au fond même du cœur comme si cela, mais non je mes dis peut-être ce vélo bleu donné là, tu sais, no je n'y étais pas, oui c'est vrai, ce vélo bleu donné à cette fillette de cinq ans était-ce déjà cela me disait, là dans cette caverne cocon de coton ? Non prémisses, éveil mais seulement cela. Alors que je sais depuis j'ai des Saint Malo de train qui sifflent dans mon cœur et des capes rouges, petit chaperon qui a vaincu le loup aussi là.

Mais au fond, que jadis et maintenant c'est tout comme

A en fait ne plus seulement savoir et savoir quand même que c'est cela, que tout l'attendait sans le savoir. Mais présentiment du corps,

Posé là et qui aurait pu aiguiller mon cœur de sa pointe mais basket alors douceur et pied posé comme pour construire l'empreinte qui dure.

A ne pas savoir ce qui avant était et ce que cela était, et savoir que demain c'est depuis ce moment-là toujours là maintenant et que j'ai appris à parler et les yeux se sont ouverts et quand bien même s'ils sont fermés, mi-clos, tout s'est joué là dans ce qui venait de naître, et qui ne pouvait se prévoir, se savoir : l'inouï simple et mirobolant, la chamade sans bousculade où tout est sens dessus-dessous et que j'avais les pieds sur le terre et les yeux sur la lune espiègle et même pas rousse, une lune avec des dunes qui ondulent à l'infini.

Chamboule tout sans balles, chamboulé et les mots ont imaginé des alphabets vertigineux, des voyelles qui chantent et danses et se mirent dans tes yeux, consonnes qui sonnent et tonnent et étonnent

Les alphabets inouïs qui venus de toi qui est venue : pas d'éveil mais
l'émerveille de la bouche qui s'entrouvre et murmure dans un cri : je t'aime.



3 - Juste un rêve : Noël à Londres

Je ferme les yeux, je sens battre le cœur de ma plume.

Du rouge scintillant, à quelques jours de Noël, les vitrines des magasins se parent de lumière. L'atmosphère de Noël empreigne même le chaotique métro londonien. Les walkmans d'un groupe de voyageurs diffusent à plein volume un chant de Noël.

A Notting Hill, une star américaine s'éprend d'un jeune libraire myope, qui balbutie gauchement des excuses pour l'avoir bousculée dans la rue.

Pour d'autres, comme cette femme qui s'ennuie dans sa vie de couple monotone, l'amour semble s'éloigner puis renaît brusquement.

En ces quelques jours qui préparent Noël, ces vies et ces amours se confondent.

Pour le jeune premier ministre, David Ferlay qui prend ses fonctions, l'amour prend la forme d'une jeune assistante au langage un peu cru. Son visage respire une ingénuité presque enfantine. La gentillesse et la chaleur qui émanent d'elle lui donnent un charme irrésistible.

Seul dans son bureau, il danse sur un CD au rythme endiablé, satisfait d'avoir mouché avec élégance et fermeté le président des Etats-Unis, son hôte, malotru, goujat envers Nathalie qui demande aussitôt un changement de service. La veille de Noël, l'air maussade, le premier ministre se plonge dans les dossiers. Une carte de vœux posée au dessus du courrier en instance fait l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel serein. David lit et relit les quelques lignes que Nathalie lui a adressées. Il sort de la pièce en courant, dévale l'escalier, hèle un taxi dans la nuit pluvieuse. Il presse le bouton de la sonnette, la porte s'ouvre sur Nathalie qui rosit prise au dépourvu. Il coupe court à cet instant de gêne, ajoute « j'aurai besoin de m'entretenir avec vous », au risque d'user les nerfs du service de sécurité, je m'en passe ce soir, venez, un taxi nous attend. Un sourire éblouissant, les étoiles dans les yeux, elle le suit. Ils s'engouffrent dans la voiture qui fait dix fois le tour du parc, unis dans un baiser passionné, les arbres sont pleins de givre et brillent sous la lune. A la radio, l'orchestre vient d'entamer le beau Danube bleu qui donne des ailes.

Il sût qu'il avait eu raison lorsqu'il avait déclaré à un auditoire imaginaire « L'amour est toujours présent ! Aimer sans attendre, pour de vrai, comme des enfants. Et si c'était possible pour nous aussi cet élan du cœur ! »

Mes pensées s'envolent, j'oublie les soucis et les contraintes de la vie, je baigne dans l'humour à l'anglaise, le désordre de leur jardin, la fantaisie, moi qui n'aime pas ce qui est systématique, je suis comblée.



4 - Quand l'appétit vient en rêvant

Maman ! Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

La porte pourtant si lourde du frigo s'ouvre, depuis plusieurs jours, sur un vide de plus en plus angoissant, des œufs, juste des œufs ... Il reste peut-être quelques pommes de terre dans le panier d'osier ...

« Alicia, ma puce !! Je n'ai pas eu le temps de faire les courses aujourd'hui, on mange comme hier, hein ! »

« Non Maman, pas encore pareil ! Attend, je regarde ...

« Coucou Alicia !! »

Apeurée, Alicia écarquille les yeux devant ce grand frigo béant qui semble s'adresser à elle. Mais non elle ne rêve pas. C'est bien cet œuf blond comme les blés qui lui parle !

« Nous grelottons dans cette grande maison vide. Dis, on peut sortir avec toi ? On pourrait inviter Amandine et Charlotte. Mais si ! tu les connais, ce sont nos copines patates. Elles ont l'air de sacrément s'ennuyer dans leur panier.

Oui, je sais, Amandine est casanière et traîne toute la journée en robe de chambre. Pourtant dans le temps, elle n'hésitait pas à rissoler sous la voûte du four, à sauter en cadence avec ses copines sur la plaque luisante d'une salamandre, à plonger dans les flots bouillonnants d'une braisière, je l'ai même vu filer à l'anglaise avec un croustillant bacon.

Ah ! elle avait la patate ! Je ne sais pas ce qui s'est passé.

Par contre, Charlotte elle a la frite. On ne s'ennuie jamais avec elle. Autrefois John Malcom, qui l'appelait affectueusement ma Prune, lui a fait découvrir la Perse. Fascinée par ce voyage elle a entamé un long périple autour du monde pour retrouver la trace de ces ancêtres.

Une vraie Shéhérazade, elle a toujours mille et une histoires à nous raconter.

La stupéfaction d'Alicia a laissé place à une immense curiosité née de cette étrange et enthousiasmante invitation et maintenant elle trépigne d'impatience ;

« D'accord venez vite, je vais chercher Amandine et Charlotte »

« Installez-vous sur mon lit, les coussins sont bien mollets. Allez ! raconte-moi Charlotte ! S'te plait raconte-moi !! »

« Oui, Alicia, je vais te révéler mon incroyable destin »

« Je vois le jour, il y a plusieurs milliers d'années dans la Cordillère des Andes sur les bords du lac Titicaca.

Ma petite corolle blanche perce timidement baigné par l'arc-en-ciel chatoyant des trompettes de cantutas qui éclatent en notes jaunes, écarlates, roses ou blanches pour célébrer le dieu soleil Inti.

Choyée de longues années par les Aymaras, le peuple du lac, je coule des jours tranquilles quand les Incas me découvrent. Ils m'aiment tellement qu'ils me prénomment affectueusement « Papa » et pour m'honorer vénèrent la déesse Axomama .

Cent, deux cents, trois cents ans passent et soudain ...

Tout s'obscurcit, un grand ruban sombre se déroule envahissant l'horizon. Petit à petit, il laisse apparaître, perchés sur d'étranges animaux, de curieuses et inquiétantes silhouettes. Dans un nuage opaque et brûlant, d'étranges cliquetis crèvent le silence oppressant. Un sourd brouhaha fait de « Hin », de « Chischás » ou de « Runrún » gronde et s'amplifie !

Qui sont ces hommes aux coiffes saugrenues scintillant sous le soleil ?
Je vais vite le découvrir ...

J'ai mal au cœur ! Aie ! Aie ! Mais pourquoi je roule comme ça ?

A qui appartiennent ces immenses ailes blanches entourant de drôles de tours de bois qui crèvent le ciel ?

Autour de moi résonne encore cet angoissant brouhaha accompagné maintenant d'un singulier clapotis, ce n'est pas la douce mélodie de mon lac natal. J'ai peur !

« Ne crains rien, tu n'es pas toute seule je suis là, me murmure une petite voix sortie d'un sac de jute, je m'appelle Amandine. Ces hommes, des conquistadors, viennent d'un pays lointain qu'on appelle Espagne.

Ils ont succombé à notre charme et ont décidé de nous emmener à bord leurs gigantesques et extravagants radeaux de l'autre côté de cette grande étendue d'eau.

Une drôle d'eau en vérité, elle est salée, passe son temps à aller et venir, écume quand elle est agitée, moutonne sous le soleil, ondule sous la brise ...

Tu vas rire ils ne savent pas que nous sommes des patates et nous appellent truffes,

Crois-moi, la grande aventure commence, en avant pour la conquête de l'Europe ! »

Plus de clapotis, plus de brouhaha ni de cliquetis,

Je jette un œil dehors, le soleil darde ses rayons étincelants sur des maisons aux murs blancs ruisselants de fleurs chamarrées. De jolies femmes à l'opulente chevelure noire et aux grandes robes à volants d'un rouge flamboyant dansent en claquant des mains et des pieds.

C'est donc ça l'Espagne ?

Coucou ma toute belle, aboie d'une voix tonitruante un cocerino à la tête surmontée d'un saugrenu couvre-chef, tu vas rencontrer tes nouveaux amis les œufs. Et c'est parti pour une tortilla !

Le chef allume son piano. Corne, maryse, chinois, marguerite, mandoline, girafe, capucin, personne ne manque à l'appel. Maestro à toi de jouer ta partition !

Les œufs débarrassés de leur encombrantes coquilles dansent, au rythme endiablé du mousoir. Un oignon enthousiasmé par leurs trémoussements leur envoie un à un ses pétales. J'en ai les larmes aux yeux. Un deux trois, un deux trois ... et enfin, je suis invitée à entrer dans la danse,

Quel bonheur, nous rissolons de plaisir, le chef malicieux ajoute son grain de sel et ça fristouille, ça grésille, ça rôti, ça saute, ça croustille, ça crépite, ça gratine ...

« Alicia ! Alicia ! A table »

« Oui, j'arrive Maman. A demain Charlotte ! Tu me raconteras encore une histoire »

« Oui, je t'emmènerai en Italie à la découverte de l'Opera dell'arte del Cuocco" de Bartolomeo Scapi mais chut ... à demain »

Maman, j'adore les œufs et les patates et j'ai très faim. On va se régaler, hein !! On en garde pour demain, dis t'es d'accord ?



5 – E-mer-veille-ment, jamais tu ne mens

Les yeux fermés, dans mes sombres parois, tu veillais déjà sur moi, lumière intérieure pour oser vivre l'aventure de ma vie.

Les yeux ouverts, petite fille, ta présence, un atout, force de ma résilience

E– mer–veille–ment, toi seule ne m'a jamais menti, tu es beauté, bonté à chaque instant

Je te vois, je t'entends, je te sens, je te goûte, je te savoure, tu me touches

Emerveillement, tu as développé mon intuition

Intuition de l'infiniment grand et fort, pour petite graine de vie développer mon humilité

Emerveillement, intuitivement, tu m'inspires

Inspiration pour rêver, imaginer, dans les moments de doutes, comme dans les moments heureux, oser croire, oser créer

Emerveillement, ta présence éternelle lâche mon passé

Emerveillent ta constante présente me fait vivre pleinement l'instant présent

Emerveillement, ta grandeur, ton infini est protection et foi d'un avenir meilleur

Yeux fermés et yeux ouverts, Emerveillement, tu éveilles ma sensibilité, me fais vibrer intérieurement.

Partager en mots tes merveilles et facile et complexe à la fois

Combien de fois, les mots sont bien faibles, voir absents, pour exprimer et partager mon ressenti, face à ta beauté, ta grandeur...

Emerveillement, je te vois en tout et dans tout

Dans les yeux du petit enfant, dans sa joie, comme dans sa volonté à vivre

Dans les yeux de l'enfant, explorateur heureux de ses découvertes

Dans les yeux des petits et des grands, capable de dépasser leurs limites par leurs exploits, leçon de courage, de dépassement de soi

Dans la nature, règne animal, végétal... pour tous ceux qui veulent te voir,

savent apprécier ta présence, tu nous émerveilles dans l'infini petit et l'infini grand

Par monts et merveilles, émerveillement, tu es un voyage

Jamais tu n'es statique, tu es mouvement, tes scintillements, tes reflets éblouissent nos yeux pour enchanter nos cœurs

Des profondeurs des océans à la clarté du ciel, émerveillement tu es symbole de notre humanité, un trésor infini

Dans nos larmes comme dans nos sourires, tu nous éclaires de ta présence

Émerveillement, je te remercie de ta capacité à nourrir nos âmes d'enfants

Tout au long de ma vie, Yeux fermés et yeux ouverts, par ta spontanéité, je te remercie de continuer à m'émerveiller, à me rappeler mon humilité, notre humanité.



6 – Voyage saisonnier

Le temps se figea. L'air asphyxia. Tout devint noir.

Une flamme apparut. D'un rouge vif. Elle semblait chaude, chaleureuse, accueillante... Encore plus lumineuse que deux soleils inondant aveuglément nos yeux. Elle commença à vaciller, ce qui fit baisser sa luminosité et rendit ce rouge vif terne.

Puis une deuxième flamme arriva. D'un bleu lumineux rappelant celle que l'on aperçoit sous la surface d'une eau irradiant dans une douce lumière. Mais celle-ci restait plus glaciale que la première, comme si la surface était à la fois loin et proche et que l'on ne parvenait pas à atteindre la surface pour pouvoir reprendre notre souffle. Avant de diminuer elle aussi pour laisser une nouvelle fois la première raviver son éclat.

Les deux lueurs continuèrent à se chasser mutuellement, tournoyant autour de moi jusqu'à ce que l'une ou l'autre gagne. Elles finirent par se rapprocher de moi pour m'envelopper dans un halo de lumière violet.

Le sol se déroba. J'eus l'impression de voler. Pas pour longtemps. Le halo violet disparut. Je chutai. Mon corps tomba en avant.

Je m'enfonçai dans une herbe printanière, légèrement humidifiée par la rosée matinale. En relevant la tête. Le spectacle qui s'offrait à moi était resplendissant. J'étais dans une clairière entourée d'une multitude d'arbres et de buissons. Le soleil commençait à se lever au-dessus d'une rangée de pins. Tout semblait figé dans la clairière laissant place à ce paysage idyllique.

Comme pour briser cette attente qui devenait de plus en plus longue, la lumière rouge sortit d'un buisson sous la forme d'un lapin. Il s'arrêta. Nous nous regardâmes un certain temps. Avant que son attention ne soit attirée par autre chose sur la gauche et qu'il se mit à fuir. Alors que je le regardais partir au loin, je vis des ailes et des plumes virevolter devant mon visage. Était-ce... un faucon ?

Puis tout redevint noir. Le halo violet m'entoura une seconde fois. Et encore une fois, mon corps chuta en avant au moment où le halo disparut.

Je m'écrasai sur du sable chaud sous un soleil à son paroxysme. C'était une plage. Pas une plage comme celles que nous avons chez nous. Plus comme celles que nous voyons sur les cartes postales avec du beau sable jaune, des cocotiers et une eau turquoise transparente. Et il n'y avait pas âme qui vive, comme si cette plage n'était entièrement dédiée qu'à moi et à moi seul. Seul défaut, la chaleur exceptionnelle qui me martelait le corps et le visage.

Un aileron commença à sortir de l'eau, aligné vers moi tel une torpille prête à m'affronter de face. Il avança doucement vers moi. Ce que je pris pour un requin se révéla être un dauphin lumineux bleu qui s'échoua sur le sable. Seule la nageoire dorsale était intacte. Le reste de son corps était couvert d'entailles. Le regard de l'animal se posa sur moi. Je m'approchai tranquillement, main en avant. À mon contact, je vis son regard s'adoucir et son corps se détendre. Le dauphin se liquéfia en lumière bleue avant de retourner dans l'océan. L'eau se mit à bouillir, une vague gigantesque se forma avant de s'abattre sur moi.

Puis tout redevint noir. Le halo violet m'entoura une troisième fois. Et encore une fois, mon corps chuta en avant au moment où le halo disparut.

Cette fois, la chute fut plus douloureuse. C'était littéralement le sol d'un trottoir que ma tête venait de rencontrer. Pourtant, la scène était aussi irréaliste que les précédentes, toujours privatisée à mon unique vision. Des arbres orangés étaient alignés en deux rangées de manière à faire une haie d'honneur. Certaines feuilles tombaient et commençaient à s'amasser au pied des arbres. Les tas de feuilles continuèrent de se former. Cependant, un seul tas attira mon attention.

Derrière cet amas de feuilles se trouvait un renard luisant d'une lumière rouge. Il attendait sans bouger devant un soleil couchant. De la même manière que je m'étais approché du dauphin sur la plage, je tentai de faire la même chose avec ce nouvel animal. Mais sa seule réaction fut de montrer ses crocs imposants. Je pris peur d'une éventuelle attaque mais son humeur marchait de concert avec mes gestes : ses poils se hérissaient et ses crocs se dévoilaient dès que j'avançais, il redevenait calme et impassible quand je me reculais. Je finis par comprendre comment il fonctionnait donc nous restâmes assis, chacun à position respectable l'un de l'autre en nous dévisageant. Au fil du temps qui s'écoulait, mon sentiment de peur se transforma en une admiration pour le pelage rougeâtre du canidé. Comme s'il ne sentait plus ma peur, le renard se posta sur ses quatre pattes, inclina la tête telle une révérence, avant de se désintégrer en un nouveau tas de feuilles. Le vent se leva. Toutes les feuilles se mirent à tourner autour de moi.

Puis tout redevint noir. Le halo violet m'entoura une quatrième fois. Et encore une fois, mon corps chuta en avant quand le halo disparut.

La sensation était différente sur mon visage. C'était froid. Le reste de mon corps aussi était gelé. Je me trouvais sur une montagne enneigée en pleine tempête de neige nocturne. Les flocons suivaient un chemin qui leur était imposé par le vent déchaîné. Celui-ci me fouettait le visage de sa main glaciale. Je ne pouvais rien voir à plus de cinq pas devant moi de par l'absence de luminosité mais, je continuai de guetter le je-ne-sais-quoi d'inhabituel qui m'apparaissait jusqu'alors.

Pourtant, aucun ours, pingouin, chamois ou tout autre animal faisant penser à la neige ou à la montagne n'apparut. Aucun animal n'était présent. Je m'acharnai à fouiller chaque recoin de la neige à la recherche des lumières rouges ou bleues, sans me rendre compte que ces lumières se trouvaient dans la lune, la seule source lumineuse dans le ciel. J'errai, de plus en plus frigorifié, sans pour autant voir de but se dessiner. Après ce qui me sembla une éternité, mon corps tituba et s'effondra dans le pelage blanc de la montagne. Je me décourageai. Le froid me prenait mes dernières forces. La solitude de ce paysage aura eu raison de moi. Mais le sol se fissura.

Je tombai une nouvelle fois. Je me préparai déjà à la prochaine chute. Qui n'arriva pas. Mes pieds étaient bien ancrés sur la terre ferme. J'ouvris les yeux.

Encore en pleine nuit, je me trouvais maintenant sur une route de forêt. Mais cette fois, la scène n'était pas aussi extraordinaire que les précédentes. C'était une scène banale de notre vie moderne. Une voiture était encastrée dans un arbre face à moi. Un oiseau se trouvait coincé dans le pare-brise sur lequel il y avait plusieurs feuilles d'arbres qui s'amassaient. Une pluie torrentielle s'écoulait aussi, ce qui n'avait pas arrangé l'embardée du chauffeur. Cependant, le temps semblait toujours figé.

Non loin de là, de dos, une fillette vêtue de noir regardait la même scène que moi sous son parapluie. Son bras droit était levé, la main avec la paume vers le ciel. La lumière bleue et la lumière rouge dansaient en cercle dans sa main. Elle se tourna vers moi. Elle avait des trous à la place des yeux. Les deux lumières se placèrent chacune dans les orbites vides. La bleue dans l'œil gauche et la rouge dans l'œil droit.

La petite fille s'approcha de moi. Ses nouveaux yeux rendaient son regard encore plus inquiétant. Tout l'inverse de son sourire qui était d'une naïveté touchante. Elle me tendit son bras droit. Je ne lui avais pas encore attrapé la main qu'une lumière blanche immaculée se créa dans son dos.

Je savais quand je pris sa main que je ne me réveillerai plus jamais.



7 - Poésie tu m'émerveilles

Rien qu'un vers pour entendre ta mélodie
Rien qu'une larme pour sortir ta mélancolie
Rien qu'un mot pour changer une destinée
Rien qu'une rime pour chanter la vérité.

Utopiste de la beauté
Un mot pour ré-enchanter
Poésie tu es mon amie
Poésie tu es toute ma vie...

*Juste une rime pour apaiser mon cœur
Les yeux fermés, la bouche ouverte en chœurs
Prier, méditer, écouter couler ce miel
Cette chanson, la mélodie du Ciel...*

Rien qu'un son pour voyager
Rien qu'une phrase pour étonner
Rien qu'un point pour s'arrêter
Rien que trois pour respirer...

Utopiste de la beauté
Un espoir pour ré-enchanter
Un partage pour ensemençer
Une graine poétique pour jardiner...

*Juste une rime pour chasser tes malheurs
Merveille des mots et profondeur
Juste un instant loin de nos peurs
Pour embrasser nos petits cœurs ...*

Rien qu'un symbole pour rêver
Rien qu'une ellipse pour créer
Rien qu'une virgule pour espérer
Rien qu'une majuscule pour honorer...

Utopiste de la beauté
Un mot pour ré-enchanter
Poésie tu es mon amie
Poésie tu es toute ma vie...

*Juste une rime pour apaiser nos cœurs
Juste un mot pour changer de regard
Juste un sourire écrit d'une auteure
Pour vous émerveiller à ma hauteur...*



8 - Le paysan

Au Salon du Bien-être de Caen, je flâne dans les allées.

Après les boutiques de littérature ésotérique, de bijoux énergétiques ou d'huiles essentielles, ainsi que l'espace dédié aux voyages solidaires, je me dirige vers le secteur des thérapies naturelles ; les stands d'acupuncture y voisinent avec ceux de réflexologie, de sophrologie, de feng-shui et autres *médecines millénaires*. C'est alors qu'un attroupement attire mon attention.

Un homme, affublé d'une tunique de soie orange parsemée d'étoiles et coiffé d'un monumental turban hindou, prétend pouvoir plonger qui le souhaite dans une hypnose régressive quantique – *Quantum Healing Hypnosis Technique* !!! -, méthode infallible pour se reconnecter à notre conscience multidimensionnelle, à notre *moi profond*, et pour savoir dans quelle attente d'émerveillement nous sommes.

Là-dessus, il sollicite un volontaire. Que me prend-il ? Je ne saurai le dire... En tout cas, je lève la main ; il me fait applaudir et m'asseoir dans fauteuil au milieu de l'estrade. Puis il se plante face à moi, demande mon prénom, et m'intime l'ordre de le regarder dans les yeux – des yeux fixes, énormes, inquiétants. Accompagnant ses propos d'une gestuelle théâtrale, le Mage me dit :

« Détendez-vous et regardez-moi bien. Je vais vous aider à faire un voyage au pays des merveilles. Vous allez fermer les yeux, et quand je claquerai des doigts, commencera le voyage qui vous émerveillera. Mais pour cela, il faut vous détendre, vous détendre et fermer les yeux car vous avez sommeil ; vos paupières sont lourdes, très lourdes, vous avez sommeil, vous êtes bien, vous avez envie de dormir... »

Clac !

L'air flamboie sous un ciel bleu acier ; le champ n'a point d'ombre jusqu'à la ligne sombre des haies vives qui le cernent ; la terre assoupie exhale une haleine de feu, et une vapeur subtile s'élève en ondoyant de la jonchée ; ivres de soleil, des sauterelles crissent leur note métallique et monotone, à laquelle s'ajoute, en contrepoint, le trille d'une alouette invisible ; parfois, une brise fugace glisse à travers le pré, et répand alentour l'odeur légèrement vanillée du foin coupé.

Sous ce ruissellement de soleil, un percheron, attelé à une faneuse, avance au pas, besogneux, comme indifférent à l'écrasante chaleur. Perché sur la machine, un paysan, coiffé d'un chapeau de paille, en manche de chemise, visage rond dévoré d'une barbe de plusieurs jours, encourage l'animal ; quand ce celui-ci, agacé par les taons qui le harcèlent, chauvit des

oreilles, il lui parle, afin de le calmer :

« Oh, Mignonne, oh ! Heula ! Tout doux ma belle. Oooh... »

Derrière, les fourches de l'engin projettent en cliquetant des gerbes d'herbe fraîchement fauchée, faisant naître ainsi une trainée de poussière dorée, queue de comète au vent dispersée.

Là-bas, du côté de Clécy, se forme un nuage en manière d'enclume, couleur de plomb ; mais l'homme ne s'en inquiète pas, car on entend le clocher de Condé : le vent d'ouest emportera l'orage plus loin, sur Pont d'Ouilly sans doute. Il s'arrête près de la barrière, à l'abri d'un chêne, bloque le frein, descend. Il va chercher un sac tapi dans la fraîcheur de la broussaille, en sort un cruchon de terre qu'il débouche, et bois à la régalaude une grande lampée de *bère*.

Après s'être essuyé les lèvres du revers de la main, il regarde l'ouvrage qui lui reste. A ce train, il sera rentré au *Fang* pour la traite. *Mignonne* frappe le sol de l'antérieur ; son maître, qui a compris, vient la flatter, lui parler, lui dire des gentilleses ; il en profite pour vérifier l'harnachement : la sous-ventrière, le licol, les rênes et la bricole.

Il fane les derniers andains quand un enfant paraît à l'entrée du champ – Petit bonhomme frêle au regard clair, blond comme les blés.

« Heula, p'tiot ! T'as v'nu m'chercher ? »

L'enfant acquiesce d'un hochement de la tête. Alors le paysan stationne sa machine et dételle la jument, la prend par la bride et se rapproche de l'enfant ; puis il attrape ce dernier sous les aisselles et va le percher sur l'animal.

Le paysan, besace sur l'épaule, marche sur la route ; sa jument le suit, sabots claquant sur le bitume, sur son dos l'enfant le plus heureux du monde.

Par-dessus la ligne noire des bois, le soleil couchant incendie l'horizon d'un flabellum de pourpre ; des fossés, au bord desquels rutilent des coquelicots, monte un parfum de fleurs fanées ; au loin s'égrène l'écho d'airain de l'angélus, tandis que des martinets se livrent à des acrobaties chamailleuses.

Clac !

J'ouvre les yeux. Brouhaha de la foule, éclat des enseignes et des néons, odeurs mêlées de patchoulis et d'encens. Un regard halluciné est braqué sur moi.

Le Mage s'informe :

« Alors, dites-nous, c'était comment ce voyage ? Hein ! C'était comment ? Merveilleux ?

- Euh...oui. Oui, oui. Merveilleux.

- Et qu'avez-vous vu ? Dites-nous ce que vous avez vu. On est curieux de savoir !

- Mon grand-père. »



9 - Sarabande des émois

Volupté des sens aux aguets, je me soumetts à l'ivresse de la déraison sans laquelle la magie de l'imaginaire ne serait pas.

D'une malle aux trésors, je pioche le souvenir de mes émois, je m'en fais la conteuse. Aventuriers et rêveurs, je vous incite à l'évasion en cheminant au fil des mots. Délectons-nous de leur licence, insufflons-leur un zeste de poésie. Ouvrons les yeux sur le monde, soyons animal.

J'ouvre la fenêtre. L'odeur charnelle de la lumière d'un matin estival me saisit et me renvoie à un lointain temps de l'enfance à la campagne. Le temps n'avait alors pas de prise sur l'avenir. Il était promesse d'une éternité de l'instant, du jeu.

Au fil des saisons, je suis buveuse de la lumière diaphane, mordorée, livide, poudrée, écarlate, brûlante, langoureuse. Je la saisis intruse se glissant par la porte entrouverte, artiste esquissant une lyre sur le mur de la chambre, fragile frissonnant sur une marche de l'escalier, moirée sur le ramage d'un olivier, noyée dans la pourpre du couchant. Jeu de pouvoir avec l'ombre ?

C'est un jour d'hiver, je pars sur les chemins sous un ciel livide et hagard. Ligne d'horizon en fuite. Vacances de la vie. Villages captifs d'une blancheur blafarde. Paysages mutiques. Je suis seule. Communion dans le silence. Temps en suspens des jours festifs reclus dans une sorte de torpeur quand les nuits sont maîtresses d'une saison de ténèbres, ogresses et cannibales des heures diurnes. Sublimes tisseuses de légendes et de fêtes fiévreusement attendues. En secret, une voix réenchante l'enfance du monde.

Je pars à bicyclette à la poursuite du vent. J'accepte tour à tour ses caresses, ses griffures suivant l'humeur du jour. Je l'imagine revenu de ses courses effrénées durant lesquelles il attise des désirs d'errance, il souffle l'effroi, il murmure des mots lactés, il s'alanguit sur le sable doré, il mugit ou gémit. Colères et plaintes. Essoufflé, il s'apaise dans la ramure d'un arbre.

Laisser errer le regard face à un tableau de Frits Thaulow, y pénétrer, s'y inviter, avec des « si » et « on dirait que... » à la manière d'un enfant. C'est

l'illustration d'une nouvelle de Tchekhov, la peinture en reflète l'atmosphère. Le jardin est enclos dans la verdure, des taches de lumière s'y faufilent. Un coin de ciel s'immisce derrière les branchages. Une isba s'abrite dans le charmant désordre de cet espace. Sur une table recouverte d'un tissu blanc, je devine le samovar. Quelques fauteuils attendent les visiteurs qui viendront évoquer le passé dans un tumulte de souvenirs. Les personnages de la nouvelle sont prêts à apparaître.

Je me raconte la vie du chat de mon voisin lors de mes insomnies. Tour à tour veilleur de nuit au sein des ténèbres étoilées, détenteur des secrets du monde, boulingueur, épris de liberté sur un arpent de terrain âprement défendu. Alangui, voluptueux ce « prince immobile » s'octroie une sieste sur le rebord d'une fenêtre. Concierge à ses heures, il épie la rue au carreau de sa loge à l'affût du fait divers. Equilibriste de renom, il évalue la hauteur du saut qui lui fera retrouver le plancher des vaches. Cadeau d'une grâce féline.

Recel de l'émotion. Eveillée par un silence opaque, j'écarte le rideau. L'hiver a surpris le jardin durant la nuit. Il a déposé un tapis floconneux sur le banc. Présence douloureuse. La neige a étouffé nos paroles, nos rires, la gravité des moments partagés. Je tressaille. Les jours égrenés dans la nonchalance d'une saison estivale se sont enfuis. Sublime nostalgie qui égratigne le cœur.

De l'instant, je fais le lieu de mes émerveillements. La solitude est mon alliée pour éprouver à loisir une sorte d'extase instinctive, vibrato de l'émotion. Joie indicible d'une perception fugitive. Ravissement de ces échappées sensibles.



10 – Cyrano et moi

Aucun plaisir, à mon avis, ne peut égaler celui d'aller au théâtre. Tout interlocuteur supputerait qu'il a moins affaire à un original qu'à une personne dont la vie est si vide, qu'elle n'aurait à la vérité aucun sujet de conversation « sérieux » -la bourse, les célébrités, la politique, les matchs de football- à amener sur le tapis. Pour comprendre donc ce que j'entends par là, il me semble nécessaire de décrire par le menu toutes les étapes, obligatoires et immuables, conduisant le spectateur à une représentation théâtrale.

Après la rencontre fortuite avec l'annonce de l'évènement, et si la pièce en question peut vous intéresser, vous prenez la décision de sortir. Ainsi, après avoir aménagé votre emploi du temps, vous cochez la date dans le calendrier. Celle-ci approchant, vous réservez votre billet. Mais, étrangement, ce n'est qu'une fois dans la file d'attente que vous saisissez l'ampleur de l'évènement. Avec une pointe d'angoisse délicate, vous serez votre billet et vous installez sur le siège alloué. Et vous songez. Vous vous dites que vous êtes sorti voir une pièce qu'à la vérité vous aimez déjà. L'appréhension croît, en pensant à la mise en scène que l'on vous réserve : sera-t-elle moderne si le texte est classique, et vice-versa ? Cela gâcherait à votre avis toute l'essence du texte lui-même ! Mais, peut-être pas... Comment joueront les acteurs ? Sont-ils talentueux ? Parleront-ils assez fort ? Espérons qu'il n'y ait pas de trou dans leur texte. Cette pensée a de quoi faire frémir. Après tout, l'issue en question n'est pas de votre ressort. Cependant, alors que vous cessez ces réflexions pour ne pas vous fatiguer inutilement, vous décidez d'observer vos voisins, scrutant leur visage, leur expression, leur habillement, puis nouez conversation avec eux. Vous entretenez une discussion passionnante -quel était le sujet abordé ? Impossible de se le remémorer- et vous vous trouvez mutuellement sympathique. Et tout d'un coup, vous êtes interrompu par un murmure, montant dans la salle : « Chut ! » Vous revenez de votre surprise pour voir le mouvement des deux rideaux s'écartant au son des trois coups. Alors, durant une demi-seconde, votre réaction n'est plus seulement mentale mais physique. Vous sentez un mouvement interne, comme si votre tête se vidait de son sang ; votre pouls accélère, votre ventre se serre, vous bougez un peu. Mais l'agitation disparaît aussitôt, et vous vous concentrez sur le spectacle.

J'étais moi aussi guidé par ce mécanisme et m'étais rendu seul au théâtre de Caen, un après-midi de novembre pluvieux, assister à « Cyrano de Bergerac » d'Edmond Rostand. J'affectionne particulièrement cette pièce. Je ne connaissais pas le style du metteur en scène, aussi mon esprit n'avait-il conçu à l'avance aucun jugement, et j'y allais pour découvrir entièrement ce dont il allait retourner. Je fus surpris de voir la pièce commencer sans que même les rideaux ne se lèvent. Les personnages de la scène première, donc les spectateurs d'une pièce dans une pièce, avec la distributrice des douces liqueurs, déambulaient tout en jouant, et l'audience eut la sensation confuse que l'entrée fût ratée. Ils étaient tous habillés selon les exigences

vestimentaires de la période de la Première Guerre Mondiale. Ce sentiment diffus augmenta jusqu'à ce que l'actrice jouant le rôle de la distributrice nous prie d'éteindre nos portables -nouvelles technologies obligent- ce qui nous rassérena. L'agitation vague continua, et les rideaux s'ouvrirent enfin avec le personnage Montfleury jouant ici à l'hôtel de Bourgogne.

À sa vue, la salle entière partie d'un éclat de rire irrésistible. Derrière un éclairage cru se détachait nettement son visage, poudré de façon grotesque et recouvert d'une perruque étrange. Il faisait preuve d'une étrange rotondité dans ses vêtements énormes et semblant fait d'une matière comparable à un duvet d'oisillon. Il virevoltait dans les airs, soutenu par des câbles, accentuant la ressemblance étrange avec un volatile empêtré dans un filet. L'ensemble tranchait absolument avec la mise en scène évoquant le début du 20ème siècle, ce qui justifiait l'amusement général.

Cependant, alors que celui-ci débutait, ce qui s'apparenta à un coup de canon ébranla la salle. Je n'ai peut-être pas précisé qu'elle était circulaire, et que les allées du parterre, espacées, autorisaient une circulation aisée. Et précisément, la voix éclata à cet endroit imprévu. Plusieurs spectateurs surpris se retournèrent, et je compris que le personnage principal, pour interrompre une pièce par lui jugée mauvaise, venait de faire son entrée en scène comme un brusque souffle de vent entre dans une maison et renverse tout sur son passage : Cyrano.

Bien évidemment, il chassa tout le monde par des répliques visiblement issues d'un cerveau érudit et bouillonnant, de véritables coups verbaux à faire taire les langues les mieux pendues, débouchant sur ma « partie préférée », la tirade dite « du nez ». Pour la situer, le vicomte de Valvert, spectateur mécontenté de l'interruption première, fait une remarque ridicule et mal-à-propos concernant le physique de Cyrano.

Il y eu un moment d'arrêt, comme si Cyrano hésitait. Mais cette pause devait être exprès. Il débuta de manière lente, et au fur et à mesure qu'il avançait dans son texte, sa voix se faisait plus sonore, plus grave ; chaque réaction humaine suscitée par son nez n'était que légèrement introduite, et les interrogations ou exclamations simulées étaient reproduites de la manière la plus naturelle qu'il soit. On avait l'impression qu'il empruntait à chaque fois la personnalité de quelqu'un d'autre, sautant avec aisance de mentalités en émotions, se coulant ainsi dire dans une autre personne afin de lui emprunter le timbre de voix correct pour exprimer ses pensées. Mais, loin de se contenter de rester ainsi à débiter son rôle, il accompagnait chacun de ses dits d'une gestuelle précise. Faisait-il semblant d'être terrible, et il semblait se grandir, devenant terrible en face d'un interlocuteur visiblement mortifié ; voulait-il paraître naïf ou agréable, et il se faisait petit, donnant à son timbre de voix un aspect enfantin -ce qui était difficile à faire quand un géant incarne Cyrano- ; il se faisait gracile quand il devait être faussement courtois, bourru quand il

simulait l'amitié, savait être amusant, sérieux, curieux, changeant autant d'aspect que de voix. C'était une performance en évolution constante. Mais il ne laissa plus le doute planer. Sa conclusion fût cassante, créant un barrage soudain à ce flot imperturbable de paroles, lorsqu'il déclara d'un ton glacé : « Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve ». Et en disant cela, il brisa le cadre théâtral, et décocha cette flèche en se tournant vers son public : nous étions prévenus.

Un essaim d'applaudissements couronna la prestation. La réaction fut immédiate, et méritée : Il venait de réaliser l'une des passes les plus difficiles de la littérature française avec *brio*. Les plus jeunes spectateurs se permirent même des sifflements ou des apostrophes, mais nullement moqueuses. Pour ma part, mon respect était absolument forcé, voyant une de ces rares personnes convaincues que leur identité est celle du personnage, s'étant approprié ses idées et sa personnalité même.

Cette substitution permet de rendre hilarante son interruption en tant que Lunaire, et bouleversante la scène finale où devant rendre l'âme, il avoue à sa cousine Roxane son amour caché. Il laissait apparaître fugacement les tréfonds de l'Inconnu, et semblait d'un courage surhumain pour supporter avec tant de dignité et de superbe sa situation, nous donnant la sensation d'être peu de chose à côté de lui. Il semblait vivre la fin de son histoire.

Je suis ressorti conscient d'avoir assisté à une parcelle de ce qu'est l'histoire humaine incarnée de manière vivante, et recherchant toujours ce je-ne-sais-quoi qui me permet d'affirmer sans hésiter que le théâtre surpasse en merveilles la vie de tous les jours.



11 – Poésie jardinière

Fragile est la trille
Des oiseaux chétifs
Fragile chenille
Croquant les grands ifs
Le nid s'ouvrira
Papillon luira

D'après certains calculs, il faut une heure à un lecteur moyen pour lire soixante pages. La lecture du récit qui va suivre ne durera sûrement pas une heure, sachant qu'il ne dépassera pas deux pages. Cependant la vitesse de lecture varie d'un individu à l'autre. J'espère en tout cas que vous allez vous reconnaître dans cette histoire à laquelle chacun d'entre nous peut s'identifier, quel que soit son rythme de lecture. Mon but n'est pas de vous faire une chronique scientifique ni de vous fournir une histoire médiocre dissimulée sous un vocabulaire désuet. Mon but est de vous faire partager des émotions et des sentiments. J'espère que ces deux pages vous émerveilleront et vous feront passer un bon moment seul ou à plusieurs ; car n'oublions pas qu'il faut savoir s'émerveiller des choses simples. Alors fermez les yeux, détendez-vous, et surtout, bon voyage !

La petite chrysalide translucide était accrochée sur sa branche. J'avais remarqué les jours précédents cette chenille à l'air si affairé qui préparait quelque chose près de ma fenêtre. C'est là un des avantages -qui peut aussi être un inconvénient pour certains- des vignes vierges aux murs, une très importante présence d'insectes et arachnides de toutes sortes, des coccinelles aux ailes cuivrées aux araignées velues, en passant par les chenilles gourmandes. Pour être heureux il faut un jardin. Toute cette foule de petits animaux fourmillait le long de ma maison, durant ces longues journées accablantes de chaleur. Devant rester chez moi pour avoir un peu de fraîcheur, cette chenille sur le rebord de ma fenêtre me créait quelques distractions. Elle préparait quelque chose mais je ne savais pas quoi. C'était une attente accablante mais je ne savais pas que j'allais découvrir quelque chose plus beau qu'un trésor. Mon imagination, accentuée par cette chaleur écrasante imaginait des folies, telles que la chenille voulait garder la forme ; et donc venait se promener sur le rebord de ma fenêtre afin de garder la ligne. Ce n'est que deux jours plus tard que je compris enfin : la chenille préparait un cocon.

L'attente se déroule toujours de la même manière : premièrement un élément attire notre attention ; ensuite il nous captive. Nous éprouvons un vif intérêt pour cet élément. Ensuite, il va se passer un événement qui va faire que notre attention va être complètement submergée. Puis s'ensuit un suivi régulier et anxieux, nommé l'attente. Pour finir, après un temps pouvant durer jusqu'à plusieurs siècles arrive un résultat, parfois positifs, parfois négatifs. Plus l'évènement est rare ou précieux, plus l'attente est grande et attentive. L'attente

peux devenir tellement fébrile que l'événement est alors considéré comme un rêve. C'est cela que m'inspirait ce cocon, prouesse de symétrie et de perfection bâti grâce à dame Nature.

Durant les quelques mois qui suivirent, mon attente fut grande et constituée d'une surveillance régulière du cocon. Il est arrivé quelquefois que, accoudé à mon rebord, les yeux fermés, émerveillé par cette somptueuse forme vert sombre se découpant dans la lumière, je doute de l'événement, et me dise que toute cette attente est vaine. Heureusement, ces phases étaient courtes et je retombais bientôt dans mon heureux état d'esprit. Fort heureusement, j'arrivais quelques fois à détacher mon esprit de cette graine en germination et allais me promener avec mon chien ; et lorsque, au détour d'un buisson, je voyais un papillon ou quelque autre créature ailée, je repensais à mon cocon. Je ne devrais pas dire « mon cocon », sachant que son propriétaire et locataire était la chenille mais comme par cupidité inconsciente, j'imaginai que ce qui est sur le rebord de ma fenêtre m'appartenait. J'imagine que c'est un comportement propre à l'être humain qui, incapable de faire de belles choses par instinct, cherche à prendre celles des autres espèces.

Tout ce qui est beau est fragile. C'est le raisonnement qui me venait chaque fois à l'esprit quand j'observais ce cocon. J'avais même inventé un petit sizain en pentasyllabes. (Vraiment de moi) que j'ai appelé « Poésie jardinière ». Il expose la beauté de la nature indissociable de la fragilité. Ce n'est pas grand-chose mais il vous démontre mon état d'esprit à ce moment-là.

Durant tout le temps où j'ai observé ce cocon, j'ai appris à être heureux des petites choses de la vie, des petits bonheurs tels qu'un beau soleil, des chants d'oiseaux, une pomme juteuse. En observant ce cocon si fragile j'ai toutefois ressenti une force et une volonté de survivre, d'évoluer et de continuer, malgré le temps qui déchaînait quelques fois ses vents sur le cocon comme symbolisant les aléas de la vie. Mais c'est au bout de quelques mois qu'arriva le dénouement de mon histoire.

C'était un mardi matin une chaude matinée où perlaient quelques gouttes de rosée sur les plantes du jardin, encore allongé dans le sommeil. Les cheveux clairs de l'aube commençaient à poindre à l'horizon et j'allais, comme à mon habitude observer le cocon qui avait l'air plus rempli depuis quelques temps. Soudain il s'ouvrit et je vis le trésor dont je vous ai parlé plus tôt : la vie dans toute sa splendeur sous la forme d'un papillon aux ailes luisantes. Il avait un corps qui paraissait doux comme une plume, de la même couleur qu'une châtaigne et ses ailes étaient composées d'un dégradé du jaune au vert, en passant par le rose. Il parut me voir, puis s'envola vers le soleil levant, me laissant son cocon, comme s'il me remerciait de l'avoir laissé dormir en paix durant ces derniers mois. Jamais ce papillon ne saura toute l'importance qu'il a eue pour moi mais une chose est sûre ; jamais je n'oublierai ces derniers mois et toutes les leçons de vie que ce papillon, ancienne chenille, m'a inculquées

sans le savoir. Je restais alors accoudé à ma fenêtre durant un temps qui me parut durer un siècle et je ramassais le cocon. Soudain, je fus surpris : le cocon, cette chrysalide a l'air si robuste était si fine ! La vie de ce papillon n'a dépendu durant plusieurs mois que de l'état de cette enveloppe si délicate et fragile. Je le mis alors soigneusement dans une boîte et descendis dans le jardin, bien décidé à consacrer ma vie à l'apprentissage des beautés de dame Nature et du monde animal. Alors je fermais mes yeux, et pleurais, émerveillé et bouleversé à la fois par le départ de l'insecte tant attendu.

J'espère que cette merveilleuse histoire vous a plu, vous a emporté loin et vous a fait rêver. Peut être même vous êtes-vous reconnus a un moment de l'histoire. Je pense que vos rêves vont désormais être habités par le voyage du papillon qui –certes ne sera pas plein d'effets spéciaux- mais qui sera périlleux et magnifique. Je vous remercie de votre lecture et surtout : n'oubliez jamais que les plus belles choses se trouvent souvent sous vos yeux !



12 – Le pendu

Je suis un vrai corps.
J'ai perdu mes paupières,
J'ai perdu ma peau claire,
Mais j'ai mon âme encore.

Je suis sans le geste,
Sage et suspendu.
Ceux qui trouveront mes restes
Trouveront un pendu.

Une forêt malsaine,
Une corde en nylon
Le décor en dit long
Sur ma dernière scène.

Je suis là depuis trop
De temps que ma charogne
A charmé des oiseaux
Venus goûter ma trogne.

Quand bien même mes pairs
Me découvriraient là,
Aucun n'songerait à moi
Comme du récipiendaire.

Alors en attendant
Qu'un passant me surprenne,
Qu'on me décroche du chêne,
Et bien je tue le temps.

Quand la brise s'en mêle
Ma relique entre en transe.
J'fais crisser mes semelles
Sur la piste de danse.

Ou j'observe les loups,
Qui sous mes pieds s'attroupent,
Et rêvent à tous les coups
De goûter à ma croupe.

Du moins ce qu'il en reste.
Deux ischions fort pointus
Car des corbeaux bien prestes
En ont fait leur menu.

Si je suis là en l'air,
C'est que je fricotais
Avec la boulangère
Du village d'à côté.

Mais son mari l'a su,
Et pour me corriger,
Ce con m'a infligé
Un grand coup de massue

En plein dans les glaouis.
Mon cœur s'est senti mal...
Dans cette douleur inouïe
J'ai fait mon dernier rôle.

Je ne lui en veux guère:
S'il avait pris ma dame,
Je lui aurai pris l'âme,
Donc c'est de bonne guerre.

Il m'a mis au branchage
Comme une boule de Noël.
J'décore le paysage
Depuis près de 8 semaines.

J'emmènerais la mise
Si je pouvais parier
Que les flics vont penser
Que c'est une autolyse.

Car en me descendant
De mon foutu royaume,
Personne n'aura vent
De mon bel hématome.

Alors ils déduiront
Qu'j'ai réussi mon coup,
Qu'j'ai mis la corde au cou
Comme ultime évasion.

Mais si je l'avais fait
(Etant finistérien)
J'aurais utilisé
Du bout de marin.

Car c'est vrai j'ai péché...
Le seigneur m'a puni.
Ou c'est d'n'avoir jamais
Réellement cru en lui.

Je pends depuis 2 mois.
Si j'avais un crayon
Je ferai des bâtons
Sur l'écorce du bois

Pour montrer à mon chêne
L'amour que je lui porte.
"Ô toi qui me supportes
Je sens bien que tu peines

Tu es en désarroi,
Tu laisses tomber tes feuilles,
Car l'automne a déjà
Mis l'été au cercueil".

Dans l'arbre défeuillé
Je peux voir à présent,
A la branche d'à côté
Un autre corps qui pend.

Celui-ci est plus mûr
De quelques mois que moi.
Il n'a plus ses fémurs
Ni sa mâchoire du bas.

Il n'y avait pas que moi,
Force est de constater,
Qui aimait la tâter
Sous sa robe de soie.

Je crois qu'il y aurait plus
De la moitié du bourg
Qui mériterait un tour
Dans l'arbre du pendu.



13 - Un air envoutant

Je ferme les yeux...Ah, je suis posée, enfin ! Confortablement assise, je relâche la pression, tout doucement. Mon corps commence à se détendre. Je souffle, je respire profondément. Je peux maintenant prêter attention à cet air qui entre subtilement dans mes narines. Je le sens pénétrer tout mon être et en ressortir réchauffé. Cet air qui fait des vagues dans mon corps, comme une substance magique qui m'apaise, qui apaise mon mental. C'est une sensation tellement agréable qu'elle est devenue indispensable à mon bien-être. Je suis là, ici et maintenant, vivante et en bonne santé. Quelle joie !

Je reste de longues minutes à savourer cet instant de sérénité et de gratitude. Je prends conscience de ce cadeau de la nature, ce trésor éphémère qu'est la vie. Ma vie, celle de mon Amour, celles de mes enfants. La Vie. C'est incroyable !

Soudain, mon esprit se met à s'évader, à voyager. Je me laisse transporter dans mes souvenirs. Je survole des paysages d'ici et d'ailleurs. Du coucher de soleil de Minorque au ciel étoilé du désert d'Atacama. Des fonds marins de Guadeloupe à la mystérieuse brume de Lima. De la quiétude du lac Titicaca à l'effervescence autour du fjord Geiranger. Des panoramas somptueux qui me remplissent de bonheur. Ils me procurent un immense sentiment de plénitude et de liberté. Je me sens divinement bien à l'idée de faire partie d'un tout où nous sommes tous unis, reliés, connectés. Quelle énergie !

Je continue de rêver. Une multitude d'images me traverse l'esprit. Un brin d'herbe qui pousse entre les rochers. Les pétales d'une fleur qui se referment délicatement à la tombée de la nuit. Un papillon qui déploie ses ailes colorées pour prendre son envol. Un colibri en suspension dans les airs qui se délecte du nectar d'une azalée. C'est épatant !

Je prends subitement conscience du lointain voyage de mes pensées. Tous mes sens commencent alors à s'éveiller. Je sens cet air frais qui caresse mon visage, une odeur de pluie d'été me chatouille le nez comme pour annoncer que l'orage est passé, des grains de sable chaud glissent entre mes

doigts de pieds, le son des vagues me titille les oreilles. J'ouvre les yeux. Mon regard se perd dans cette étendue d'eau, dans cette immensité. Je sors tranquillement de ma méditation. Je me délecte de ces bienfaits, de ce sentiment d'émerveillement. Je savoure la vie, je la croque à pleines dents, elle est délicieuse, si merveilleuse.

Je tourne la tête, j'aperçois au loin mon mari et mes enfants, assis sur cette plage, ils jouent. Je me nourris de cette image, mon mari et ses yeux bleus si charmants, ma fille et son sourire sans dent, mon fils et son fou rire bruyant. Je ne cesse de m'émerveiller devant ce si beau spectacle. Est-ce un mirage ? J'ai l'impression de rêver. C'est pourtant bien la réalité, ma réalité, ma vie. Alors continuez encore et encore. Émerveillez-moi.



14 – Émerveillement

Dans mon jardin, où je me suis installée confortablement dans une chaise longue pour un temps de repos de vacances bien méritées, loin de toute activité, je ferme les yeux....

Et j'entends le flux et le reflux de la marée montante sur le rivage à quelques pas de là ; le clapotement des vagues qui viennent s'échoir à bout de souffle sur le sable ; cette brise légère entraînant le bruissement des feuillages verdoyants autour de moi et la douce caresse de ma peau, alors qu'un soleil radieux se donne généreusement pour habiller mon corps de ce teint « halé » des vacances en bord de mer...J'entends, au loin, le rire joyeux des enfants heureux de partager leurs jeux de plage ; des baigneurs amusés par les remous des vagues qu'ils tentent d'affronter ; j'entends ces mouettes rieuses qui sollicitent de leurs plaintes langoureuses : écoute et bienveillance respectueuse ; j'entends, par sa démarche gracieuse dans le jardin, le chat sortir de cet endroit ombragé pour tenter ailleurs de trouver son coin douillet ; j'entends l'oiseau se poser, tout en délicatesse, sur la branche juste à côté de moi ; j'entends la petite fille des voisins pleurer car sa maman la gronde de ne pas jouer gentiment ; j'entends

Ainsi, me parviennent de multiples sons très variés et bien distincts, qui, comme un bouquet aux milles senteurs d'essences bien différentes, forment un tout, harmonieux aux coloris chatoyants. Tout ceci est manifestation de mouvements, d'activités joyeuses ; la vie même dans son essence et contraste terriblement avec l'immobilité présente de mon corps assoupi, le silence de ma respiration, le calme paisible de mon être, ma position inerte dans cette chaise longue, savourant un doux moment de pause...Et pourtant...

Accompagnée par cette vie présente autour de moi, dont je me suis mise totalement à l'écoute, je m'émerveille de ce pouvoir aussi invraisemblable qu'extraordinaire : de pouvoir voyager sans bouger aucunement, de vivre instantanément (à travers ce que me restitue cette ouïe aiguisée des sons qui m'entourent) ces milles vies contrastées de tous ces êtres vivants, ces instants offerts de chacun, comme si j'avais ce pouvoir magique donné par une fée, d'être tout en même temps ; sans effectuer un seul mouvement pour vivre tous ces morceaux de vie à la fois !

Pouvoir voyager, être ailleurs, mais contradictoirement être immobile, les yeux fermés ; Voyager sans même avoir à prendre le train, l'avion ; sans être dans les embouteillages des grandes villes...C'est à la fois extraordinaire et en même temps improbable ! Un véritable émerveillement ! Joie devant quelque chose qui est bien au-delà de l'ordinairement concevable. C'est être ébahie par

tout ce dont est doté l'être humain, son potentiel insoupçonné, ces capacités foisonnantes aussi merveilleuses qu'extraordinaires, et dont l'étendue infinie nous dépasse, tant et si bien que nous n'avons jamais perçu tous les contours de sa riche diversité.

Ainsi, pouvoir simplement fermer les yeux en écoutant statique la vie autour de soi ou au-dedans de soi, pour se laisser embarquer vers d'autres perspectives, des horizons colorées, partir vers des univers divers et des lieux plus ou moins lointains ; c'est accepter pour un temps l'émerveillement des yeux, l'éblouissement des richesses d'ailleurs ; être réjouie et égayée de bonheurs impalpables par cette merveilleuse aventure de voyage « dans l'ici et maintenant » qu'opère, comme par alchimie, le silence de l'écoute vraie. C'est un atout incroyable de force mentale, une véritable arme contre l'adversité, avec capacité même pour certains, d'impulser l'énergie vitale nécessaire pour transcender les événements douloureux de l'existence par le pouvoir de perspectives projetées, de rêve à accomplir, de défis à se lancer, de challenge à relever...

C'est ce même voyage en dehors du temps, par le pouvoir merveilleux du rêve et de la pensée permettant de s'échapper du moment présent, que certains otages ont trouvés la force de croire « à un ailleurs possible », espérer une libération, et ont pu envisager « un après » par les milles désirs à réaliser et choses qu'ils auraient l'envie de faire en sortant afin de survivre au pire... De même, c'est par ce voyage aussi que beaucoup de soldats pendant la guerre sont arrivés à transcender l'horreur du front et de la barbarie, pour puiser en eux la rage de vaincre et la volonté de rester bien vivants, afin de vivre justement ces moment tant espérés à leur retour hypothétique et dont ils ont tant rêvés de vivre avec leurs femme, enfants pour devenir un jour réalité. Cette capacité de l'être est d'autant plus appréciable et précieuse qu'elle peut s'exercer dans n'importe quel lieu, pour n'importe qui, avec ou sans confort de vie, et sans aucune distinction sociale.

Dans ce XXIème siècle perturbé par la menace terroriste permanente, le capitalisme et la conquête de pouvoirs, cette chance offerte à portée de main pour tous, me semble être un véritable trésor à saisir qu'il est nécessaire de redécouvrir pour ne pas passer à coté des joies simples de l'existence et des petits bonheurs du quotidien.

Ainsi, je souhaite à chacun de fermer les yeux et d'être en capacité de pourvoir encore et toujours s'émerveiller de la vie tout simplement !!!!



15 - Je l'ai espéré ce moment....

Maman,

Je ferme les yeux, je les rouvre et te voilà enfin...

Tu es dans ta petite robe rose imprimée, tes cheveux noirs frisés, tu n'as pas changé.

Je l'ai espéré ce moment, enfin tu es là. Je peux te toucher, te sentir, t'embrasser, te dire que je t'aime, même si cela ne dure qu'une heure, je vais en profiter un maximum,

Ce que tu m'as manquée, ma petite maman, ce mot doux à prononcer que je ne savais pas dire.

Que de souffrances avant ce grand moment, te regarder, te voir enfin.

J'ai gardé ma profonde tristesse au fond de mon cœur, ainsi que les mensonges des uns et des autres. Quand mon cœur s'est ouvert après de très longues années, j'ai failli en crever de désespoir. Devant toi, j'ai cinq ans, je suis la petite fille de soixante-quatorze ans qui ne demande qu'amour de toi. J'ai tout à te demander, tout à te donner, c'est si dur de ne pas avoir sa maman, même maintenant. En pensant à toi j'ai les larmes qui me montent aux yeux. Ne part pas de nouveau, reste avec nous, j'ai tellement besoin de toi. L'heure est trop courte, pour épancher mon grand chagrin de t'avoir perdue petite.

Tu sais ma petite maman, on ne se remet jamais de la perte d'une mère.

Alors, laisse-moi me blottir dans tes bras, berce-moi, laisse-moi espérer que ce moment ne finira jamais.

Une heure, c'est trop court pour rattraper soixante-neuf ans de manque de tendresse.

Non ne part plus, laisse quelque chose de toi.

Mon dieu, l'heure est passée, tu disparais de nouveau loin de nous.

Tu m'as donné ta petite robe rose imprimée, elle ne me quittera pas. Elle sera mon lien avec toi pour toujours.

Je t'aime tant ma petite maman.



16 - J'ai encore le souvenir

Très Cher B,

Je vous appelle ainsi, « B » - comme vous le faites du reste pour moi puisque nos deux prénoms commencent par la deuxième lettre de l'alphabet - depuis notre rencontre, le 30 avril dernier. La rencontre. Vous m'aviez donné rendez-vous à Paris, rue Montorgueil afin que nous allions ensemble dans une chocolaterie bio située rue de Mulhouse (ce rendez-vous non fixé à l'endroit précis était-il un calcul de votre part afin que nous puissions discuter chemin faisant ?).

Le trajet était court mais j'ai encore le souvenir de votre regard attentionné sur moi. J'ai encore le souvenir de votre délicieuse compagnie, B, à mes côtés. Malgré la fine pluie qui nous effleurait, votre présence était encore plus proche de moi que celle des gouttes d'eau. A notre arrivée, j'ai encore le souvenir de votre discrétion dans ce magasin ; encore le souvenir de votre plaisir à m'offrir du chocolat (le choix de la chocolaterie était-il fait par rapport à nos attirances communes pour cette gourmandise ou n'était-il que le fruit du hasard ?).

Après ce charmant passage rempli de légèreté et de douceur, dans ce commerce qui sentait la chaleur sucrée, j'ai encore le souvenir, dans mes oreilles, du son de votre voix, B, celui qui me proposa alors d'aller déguster une boisson chaude - comme si nous étions refroidis d'être ensemble alors qu'il en était tout le contraire - dans une brasserie aux alentours.

C'est ainsi, assise en face de vous, cher B, que j'ai pris conscience de la sérénité que portait votre visage, de votre personnalité qui se diffusait comme un parfum subtil, de votre générosité qui se lisait dans votre regard. Il m'était si rassérénant de me plonger dans vos yeux noisette. Ils étaient d'une vivacité indiscutable ; se posaient souvent sur moi, m'observaient, me contemplaient, me mangeaient (peut-être auriez-vous apprécié que je vous fasse remarquer que j'avais compris votre insistance).

J'ai encore le souvenir de votre écoute (d'ailleurs étiez-vous vraiment attentif ou faisiez-vous semblant ?). Vos oreilles n'étaient présentes que pour moi. Pas un seul instant, vous ne leur avez ordonné d'aller écouter ce qu'il se disait à côté ou autour de nous. Elles buvaient mes paroles tels un grand cru qu'on n'ose à peine remuer de crainte de ne l'offusquer.

J'ai encore le souvenir que vous assimiliez mes paroles ; de la manière aussi suave, que celle avec laquelle vous vous régalez délicatement avec votre chocolat chaud dont l'odeur se mêlait à la subtilité de mon thé aromatisé à la bergamote. J'ai encore le souvenir que, malgré le nombre de clients attablés ou assis au comptoir, vous et moi étions seuls dans ce café (d'un autre côté, n'auriez-vous pas préféré que nous le soyons réellement ?).

B, j'ai encore le souvenir de votre voix ; cette voix à laquelle il faut parfois faire attention afin de ne pas la perdre tellement elle est douce (ne faisiez-vous pas

exprès de parler à voix basse pour que je me rapproche de vous ?).

J'ai encore le souvenir de toute votre sagesse, quand, au moment où nous nous apprêtions à nous quitter, vous m'avez suggéré que nous nous revoyions dans quelques jours, après votre déplacement en Irlande (vous sembleriez sincère, l'étiez-vous vraiment ?). J'ai encore le souvenir de toute cette après-midi, encore le souvenir de vous, B tout entier (étiez-vous la rencontre pour l'infinité ?).

Depuis ce lundi pluvieux où nous avons pu enfin nous trouvés seuls, côte-à-côte, en tête-à-tête, proches, j'ai ouvert avec étonnement la porte virtuelle d'un monde magique ; celui de la douceur et de la tendresse mêlées à un sentiment exacerbé de passion. Une fois cette frontière franchie, je n'ai, à plus aucun moment, souhaité retourner dans le monde cruel de la solitude et du manque d'affection. Vous avez édulcoré cette grise journée ; ensoleillé la tristesse (aviez-vous parsemé quelques gouttes de manipulation à votre comportement ou n'était-il que naturel et franc ?). Depuis, je ne cesse de rêver, de vous rêver les yeux ouverts. Mais c'est lorsque je ferme les yeux et que le quotidien disparaît, que je n'ai que l'envie de vous crier : « Emerveillez-moi ! » Encore et encore !

Quelques jours plus tard, lorsque je me suis retrouvée saisie, happée par vos mains et blottie contre vous ; vous, B, aussi timide et réservé que vous êtes solide et apaisant, je me suis de nouveau retrouvée emportée dans un idéal jusque-là inconnu. J'ai encore le souvenir, qu'ainsi, près de vous, j'ai senti le calme de votre souffle, celui qui n'est jamais associé à la pression ni à la violence. Votre nez a alors pu se délecter de mon parfum, que j'avais volontairement choisi, parmi les quatre autres que je possède, le plus léger. Doux et sucré, aux notes de chocolat, j'avais souhaité qu'il vous soit le plus agréable possible, le moins agressif (l'avez-vous ressenti comme un signe de ma part, un clin d'œil, ou n'étiez-vous pas du tout concentré sur mon parfum envoûtant ?).

J'ai encore le souvenir de vos mains, quasiment de taille équivalente aux miennes, mais tellement actives, sûres d'elles et déterminées. J'ai encore le souvenir qu'elles devaient être douces malgré ne les avoir perçues qu'au travers mon chemisier. J'ai encore le souvenir de leur façon de se mouvoir. Elles circulaient, sans cesse, avec calme et volupté, du bas au haut de mon dos, puis dans le sens inverse, frôlant délicatement ma poitrine. J'ai encore le souvenir qu'elles se sont glissées à plusieurs reprises dans les poches arrière de mon jean et encore le souvenir qu'elles prenaient du plaisir à me malaxer les fesses (en outre, étiez-vous surpris que je me sois laissée embrasser et caresser si tendrement sans appréhension ?).

Quant à votre bouche, j'ai encore le souvenir qu'elle fut, ce jour-là, votre plus belle preuve de confiance. Le baiser fougueux que vous m'avez donné faisait

s'entremêler l'ivresse du mouvement avec la réflexion de l'action. Dix, vingt, trente, quarante minutes, je n'ai pas le souvenir de sa durée mais il aurait pu se prolonger pendant des heures, pendant des jours que je ne m'en serai pas lassé. Et puis, peu importe sa durée, puisque j'ai encore le souvenir de lui. Il est gravé en moi telle une inscription dans la pierre, ancré comme un désir inoubliable. Il restera le signe de votre considération à mon égard, de ma fusion avec vous, de notre entente extrême. J'ai encore le souvenir de ce moment si fort et si intime qui m'offre la garantie du bonheur à vos côtés (à ce moment-là, était-ce bien ce que vous recherchiez ou simplement un éclair d'effusion ? Dans cette histoire, étais-je la muse de l'amusement ou le début d'une belle complicité ?).

B, si vous saviez comme ma hâte est grande de vous revoir, de vous retrouver, d'avoir encore le souvenir de vous, d'autres souvenirs de vous. J'ai encore le souvenir de retrouver la sensualité de vos mains sur mon corps, encore le souvenir de sentir l'étourderie et l'intensité à la fois de votre discret parfum, encore le souvenir de goûter votre univers, encore le souvenir d'entendre votre quiétude et j'ai encore le souvenir d'avoir envie de vous revoir, d'avoir simplement envie de vous.

Voilà, cher B, j'aimerais avoir de moins en moins le souvenir que vous me manquez mais juste avoir le souvenir de vous.

Je vous adresse, mon très Cher B, toute mon ardente affection, mes sensibles émotions et mes fervents sentiments.

B

P.S. : « souvenir » ne rime t-il pas avec « avenir » ?



17 – Ai-je compris ?

Dans un ballet aérien, virevoltent les papillons blancs
Parade nuptiale légère, spirales dansantes au-dessus des près,
Leur chorégraphie sinusoïdale, dans le soleil, m'éblouit.

Fermant les yeux, cette hypnotique blancheur, persiste longtemps dans ma rétine,

Mouvement de particules électriques, lumière naturelle ? *

Sur les hauteurs d'Houlgate en Normandie en vacances, à l'arrêt de bus, une autre réalité vient se superposer :

Se projette l'image de danseuses chinoises, tournoyantes de manches-rubans, au milieu des fleurs des champs,

De près des talus, queues de cheval, chantantes au gré des algues,

Cela ressemble à un fond-sous-marin tropical ;

Des bancs de poissons multicolores ondoient dans le corail, des perruches vertes et rouges s'envolent dans les pommiers,

Je suis transportée...lieu de l'ancienne mer du jurassique ?

Sidération, stupéfaction, émerveillement devant tant de beauté !

Trois arbres-abeilles bourdonnent à l'unisson, montez le son et vous devenez bourdon !

Magnifique Nature, étonnante union,

L'oscillation olfactive des inflorescences de tilleurs me fait perdre pied,

Transpose l'atmosphère marine qui m'entoure,

En un courant alternatif, au cœur de l'espace,

Est-ce une rêverie ou la vie qui passe ?

**Définition du courant alternatif : « Le courant alternatif est un courant électrique qui change de sens deux fois par période et qui transporte des quantités d'électricité alternativement égales dans un sens et un autre... »*



18 - REGARDER LE MONDE

Regarder le monde, j'aime, à chaque heure du jour, jusqu'à la nuit. Oh, j'aime être là pour lui... Longtemps j'ai cru avec émotion mais aussi un soupçon de fierté stupide qu'il était là pour moi. Je m'attribuais la gloire des trésors que j'y décelais, je traquais ses merveilles comme un chasseur le gibier. Pour combler quel vide, me consoler de quelle absence ? C'est bien moi qui ai écrit : « Ma terre, tu fus comme une mère » !

Mais voilà qu'un jour, au détour d'un virage, subjuguée que j'étais par un paysage de crêtes ensapinées, la vérité me sauta au visage : le vrai miracle n'était pas dans la beauté du monde, le vrai miracle était de la toucher du regard, de la percevoir. Face aux crêtes ensapinées, des paupières bordées de cils, vis-à-vis d'un lac étincelant, deux iris tranquilles, et, saisissant la danse des ombres sur le tapis de mousse, la rétine et ses tapis de photorécepteurs, et, symétrique au chemin qui court sous mes pieds, le nerf optique en route vers mon cerveau. Le grand miracle était d'avoir reçu la vue, la vision, sans laquelle la beauté du monde me serait restée à jamais inconnue, ne m'aurait ni nourrie, ni encouragée, ni éduquée.

Ayant admis ce jour que la vie ne se développait vraiment que grâce à ce regard reçu, le point d'où je contemplais le monde migra d'une chambre forte vers un seuil, une ouverture. Je pris place sur une ligne infinie constituée d'hommes et de femmes comme moi, veilleurs sur le seuil de leur être. Mon livre d'images me tomba des mains, je quittai ma lecture solitaire pour un monde en trois dimensions. A le découvrir à travers l'aurore de la reconnaissance, mon nerf optique apprit le détour par les coulisses d'un cœur tout bruissant du murmure d'un bienveillant amour. C'est pourquoi aujourd'hui demain chaque jour de ma vie...

« J'aime à regarder le monde,
Comme il jaillit soudain de la nuit qui bascule,
Tombant à chaque instant dans mon champ visuel.

J'aime être là pour lui,
Pour comprendre ses rondes,
Mystérieuses, vagabondes,
Me demandant pourtant :
« Serait-ce moi qui tombe et rebondis
De grappes de collines en coulées de maisons
Vers des colliers de route en pierre d'évasion ? »
Mon regard naît d'archaïques girons
D'où montent des vallées, appelées par un cri
Poussé sur la frontière, puis repris, et chanté
Aux maisons ne vivant que pour être entendues,
Aux collines nourries de l'élan des sapins,
Aux sapins s'enivrant du roulis des collines.
J'aime écouter le monde

Surgir du silence sur le dos des torrents.
J'aime sa douceur, sa furie.
Juste être dans son lit où j'entends la chanson des artères de la vie :
Elle raconte et fredonne aux rivières de mon corps
Quand elles sont amères, aux berges de mon cœur
Muettes de se taire, et me parle une langue pleine de mystère.
J'aime la farandole de tous ceux qui écoutent
Sans jamais désertier le seuil du qui-vive.

J'aime à transcrire le monde

Et sa chorégraphie de routes et chemins
Qui s'en viennent et s'en vont entre cour et jardin.
Se croisant, ils s'hybrident en ballets immobiles
Dont naissent des étoiles et des moulins à vent,
Des éventails et des damiers.
Et je ne saurais dire quel vent souffle à ces graines
De fleurir en corbeille, en clochette, en ombelle.
J'aime assembler, jointoyer,
Tout un vocabulaire de brique et de roc,
Lu du bout de mon ongle
Sur l'ardoise des paumes qui forgent la ronde.

J'aime être l'arbre,

Le toit, le mur sonnante de cris d'oiseaux ;
Dans la toile du temps immense et immobile,
Ils découpent une noire dentelle de secondes,
Minutieux métronome d'un tango endiablé
Qui siffle entre les pierres et froisse les plumages.
J'aime être le chemin,
Le mesurer en heures du compas de mes pas.
J'aime être l'océan,
M'immiscer dans ses chants et ses balancements,
Me jeter sur la plage, sur les grands rochers,
Démêler mes élans au peigne du couchant.

J'aime veiller le monde et garder ses troupeaux

De couleurs, protéger son armée de volumes,
Héberger ses régiments de formes.
Dans le sable de mes caves, la trace
De leurs campagnes, dans la paille de mes greniers,
La forme de leurs corps. »



19 - L'inconnu

Amoureuse de l'amour. Qui est ce qui peut dire avoir été consumé par l'amour, être foudroyé au premier regard, avoir envie d'être avec sans le connaître, cette sensation quand on est amoureuse, des papillons dans le ventre, l'estomac noué, la peur de le perdre ou qu'il nous laisse.

Tellement étrange, une obsession, une passion, un délire parfait, peut-être parce qu'on s'est déjà vu dans une autre vie, une confession qu'une amie m'a fait.

Quand deux âmes se rencontrent, c'est magique presque mystérieux.

Un seul cœur, une seule âme, une seule foi.

Allongée sur mon lit, je repense à lui. Cet inconnu qui est venu tout bouleverser dans mon univers.

Ce regard, la sensation que j'ai ressentie quand il est rentré dans cette pièce. Je suis passée près de lui, nous nous sommes regardés et là j'ai été comme foudroyée, mon cœur tape tellement fort qu'il a fallu que je reprenne mes esprits et mon souffle, continue mon chemin, je rentre chez moi par cette belle journée de juin, le ciel bleu comme la mer, aucun nuage et le soleil réchauffe ma peau. Ne pense plus à lui qu'est ce qui te prend tu ne le connais même pas, me dit ma tête, mais qui est-il ? Jamais vu en ville ? Je me pose trop de question.

Ce que j'ai ressenti, jamais non jamais je n'avais ressenti chose pareille au plus profond de moi.

Ses cheveux noirs et ses yeux bleus m'ont fait chavirer le cœur.

Tous les jours j'attendais pour le revoir cet inconnu. Pourquoi je ne sais pas, mais mon cœur me disait attend, mon corps tout entier réclamait un inconnu.

Peut-être n'a-t-il pas fait attention à moi. La surprise au coin de la rue, je le vois arriver en voiture, il se gare, mon cœur se mit à battre si fort que j'avais l'impression que tout le monde pouvait l'entendre.

Il sortit de la voiture tout en me dévisageant. Son regard était tendre, mon inconnu. De la voiture sortit un petit enfant, le sien peut-être mon cœur se tordit.

Et s'il est papa ? il le prit par la main pour l'emmener vers l'école. Tout en marchant il me transperça du regard, ce regard qui il me semble ne m'est pas inconnu et pourtant je ne le connais pas.

Tellement bizarre, j'avais l'impression qu'il n'y avait que nous deux dans cette rue.

Je rencontrais des amies devant le centre pour enfant ce qui me permet d'attendre. Une, raconte sa vie, ses voyages, l'autre parle de son travail, je n'écoute aucune d'elle.

Mon regard était fixé sur l'entrée du centre.

Le voilà, il ressort tout en me regardant qui pour moi fut un brulant désir de le voir cet inconnu.

Les filles parties, je restais là plantée sur le trottoir, et on resta là à nous fixer.

Je redescendis sur terre, j'avance sur le trottoir pour partir, il me sourit et démarre sa voiture, je lui rendis son sourire il s'éloigne.

Plusieurs jours étaient passés et j'étais au même point, sans savoir son nom qui il était. et pourtant tous les jours depuis trois semaines, on se regardait, on se souriait comme s'il m'attendait et moi aussi mes nuits mes journées, mes pensées ne sont que pour lui.

Un jour comme tous les autres, je pris mon courage à deux mains et alla lui parler, troublée et en même temps, mon cœur et mes mains tremblent. Il me sourit, comme personne n'a su le faire avant lui.

Il avait bien un petit garçon, il n'était pas libre. Mais il avait ressenti comme moi, ce coup de foudre, et ce cupidon ou tout simplement le destin qui nous fait pas de cadeau, car mon cœur saigne de cette révélation, qu'il appartenait à quelqu'un autre.

Nous avons parlé beaucoup ce jour-là de nos vies, de sa vie qu'il n'était pas heureux. Et moi suis-je heureuse, heureuse de cette vie.

L'hiver est venu, nous ne nous étions pas vus de l'été.

Mais la magie est revenue, il était là devant moi, beau comme un dieu grec, avec son sourire que j'aime tant.

Pendant plusieurs mois, nous nous sommes vus en cachette, dans son bureau. On parlait de tout et de rien. Avec cette tendresse mystérieusement troublante qu'il y avait entre nous.

Des fois, j'avais envie de l'embrasser ou qu'il m'embrasse, qu'il me prenne dans ses bras. Mais jamais, non jamais cela se fera.

Certes, nous avons partagé des moments agréables mais rien juste quelques fois une étreinte pour nous dire au revoir, je n'oublierai jamais son parfum, son odeur, ses bras qui mon serré avec respect et amour, cette amour qui ne verra jamais le jour et sa révélation que pour lui j'étais son ange.

Car parmi tous ces bons moments passés ensemble, il a fallu arrêter ce jeu malsain qui me faisait si mal, mal d'être avec lui sans qu'il soit à moi, et mon cœur et mon corps tout entier pourtant voulais que lui.

Un jour de décembre tout s'est arrêté entre nous, même s'il ne s'est jamais rien passé car personne ne nous croirait si cela se savais, que l'on ne faisait que parler, rire.

Mon cœur a saigné, les larmes me brulaient pendant longtemps.

On se voit de temps en temps. On échange quelques mots avec tendresse, le son de sa voix son regard pour moi n'a pas changé.

Je sais qu'il ressent la même chose, on s'est raté, ou cupidon a tiré trop tard, car beaucoup de gens auraient souffert.

Seule sur mon lit, dans la nuit pâle, je sais que lui était l'amour de ma vie.

Quand je repense à tous ces moments, mon cœur pleure, je me vois dans mes rêves les plus fous vivre notre amour au grand jour, émerveillée, je ferme mes yeux et m'endors avec tout cette amour qui restera secret à jamais.



20 - La beauté des mots sur ses maux

Nous sommes le jeudi 26 juillet, mon smartphone affiche 7 heures 24 sur l'écran verrouillé. Au centre hospitalier, c'est l'heure de ce que l'on appelle la transition de service. Les infirmiers de garde nocturne transmettent les bilans au personnel de jour et s'assurent du bon fonctionnement de leurs traitements en cours. Je suis Yves, le médecin chef de service, et ce matin, comme tous les matins, je passe dans la chambre de chaque patient, signe la dernière paperasse et veille au bon roulement de mes équipes. Ce matin semble calme et comme à mon habitude, je me sers une tasse de café et valide les autorisations de sorties de certains patients hospitalisés la nuit pour diverses raisons. Soudain, mon personnel s'agite, un brancard entre dans l'établissement en direction du service psychiatrique. Je m'y dirige aussitôt, c'est Manon, une fidèle patiente, qui a une fois de plus, fait une crise cette nuit. Manon est une jeune femme sensible, âgée de 21 ans et atteinte de schizophrénie. Elle est assise sur le lit d'hôpital, entourée de ses parents, de quelques infirmiers et du psychiatre de garde qu'elle connaît déjà. Je croise le regard de ses parents, je sens la panique au fond de leurs yeux ternes. Je vois de gros pansements sur le corps de Manon. Cette nuit, elle a essayé de mettre fin à ses jours une énième fois. Manon est assez discrète, elle n'aime pas parler avec nos médecins et refuse régulièrement les traitements que nous lui administrons. Ce matin, Manon nous parle enfin de son mal être. Ses joues abimées se crispent, des larmes coulent de long de son visage. Manon est fatiguée, elle ferme les yeux et imagine à quoi ressemblerait sa vie sans sa maladie.

« J'aimerais me réveiller un matin, ouvrir mes paupières et émerger de mon lit sans avoir peur de la lumière du jour qui filtre de mes volets, sans avoir peur d'un personnage effroyable caché sous mon sommier. J'aimerais pouvoir porter divers vêtements, ne plus avoir la panique de me retrouver nue pour ôter un haut et le remplacer par un autre. J'aimerais me lever sans devoir filer à la cuisine ingurgiter des traitements qui rempliront mes journées entières de nombreux vomissements. J'aimerais croiser ma mère et l'embrasser avec tendresse, j'aimerais pouvoir intercepter mes parents sans être comblée d'une volonté inexplicable d'agressivité spontanée. J'aimerais sortir comme tous les jeunes de mon âge, j'aimerais pouvoir franchir sans peine le seuil de ma porte, sans avoir si peur du monde extérieur. Ma vie ne serait pas contrôlée par des voix constantes, par des hallucinations sensorielles et des pensées étranges. La bipolarité ne serait qu'un mot comme tous les autres, étranger à mon système. Je ne passerais pas d'agressivité verbale et gestuelle à l'euphorie, l'excitation. Je ne deviendrais pas un zombie à la simple demande d'une voix inconnue. Mon cerveau serait banal et non terriblement bancal. Il ne fonctionnerait pas tel une machine de folie, une machine d'usine fumante, avançant à 100 à l'heure sans jamais cesser de penser, d'imaginer et de commander. La paranoïa ne serait plus qu'un petit pois et ma dépression un pauvre pion. L'apathie et l'anhédonie seraient sorties de ma vie. J'aimerais rencontrer des personnes sans les craindre, elles et leurs jugements.

J'aimerais que l'on me présente comme Manon, une fille détachée de sa maladie. J'aimerais que les mentalités aient changé. J'aimerais regarder la télévision ou écouter la radio sans avoir l'impression qu'elles me surveillent et me piègent. Toutes ces voix disparaîtraient et je n'emporterais pas la haine partout où je vais. Je ne ressentirais pas constamment cette torture de l'esprit. Je ne serais pas prise dans un environnement différent, plus grand. J'aimerais que l'on baigne tous dans la même atmosphère, que la mienne ne soit pas plus vivace, plus effrayante. J'aimerais simplement pouvoir maîtriser ce feu en moi. Oh oui...ce serait fabuleux de vivre, ce serait fabuleux d'être dans un monde où ma seule passion serait la vie ».

Pour la première fois, Manon venait de s'exprimer sur sa psychose et de ce qu'elle déclenchait. Pour la première fois, Manon laissait couler des larmes salées le long de ses joues rosées. Ce matin, Manon a fait un énorme pas dans sa maladie, elle l'a identifiée. Cette maladie n'est pas seulement à mettre entre guillemets et ce diagnostic, Manon va commencer à l'accepter. Elle n'est pas toute seule, Manon n'est pas folle comme certains le croiront, elle est innocente, naïve et atteinte d'une maladie chronique traitée continuellement. Je suis Yves, le médecin chef de service, et ce matin, n'est pas comme tous les matins.



21 - Le bain

Silence sur la plage. Le bleu du ciel se baigne dans l'eau qui se rit du bonheur de l'instant. Les estivants sont partis laissant derrière eux les cris des enfants, les joies des jeux du sable, les éclaboussures de l'écume, les frissons des premiers bains, les touches multicolores des ballons, des parasols, des chiffons de toutes sortes, la saveur des glaces, les somnolences des siestes....La grève a retrouvé sa plénitude, encore toute emplie du bruissement de l'été, les ruelles filent droit vers la mer et le vent s'y engouffre sans obstacle, les maisons peu à peu ont clos leurs volets jusqu'aux prochaines vacances.

Il fait beau encore de cette douceur d'une saison qui s'en va doucement, il fait beau de cette quiétude éphémère qui enveloppe le village, il fait beau de cette sérénité de l'après.

Les couleurs se sont atténuées, plus pâles peut-être, plus tendres aussi, le soleil déclinant leur offre un repos bien mérité et les cajole après la virulence de l'été. Les mouettes, goélands, sternes retrouvent leur espace originel et s'égayent au milieu des varechs et des flaques d'eau laissées par la marée descendante. Là-bas au loin, quelques dauphins dessinent des arabesques qui se reflètent dans les nuages s'alanguissant. Un mulet ou deux surgissent des vaguelettes et peut-être la moustache d'un phoque surveille-t-elle l'horizon.

Le village redessine son aspect quotidien comme après un lendemain de fête. Là-bas, au loin dans le temps sont les tempêtes, les pluies et les vents furieux qui envahiront peu à peu les corps, les esprits et nous rendront petites silhouettes pressées des longs hivers. Mais l'heure est à cet instant si particulier, si étonnant, tellement unique.

Il fait beau de cette fraîcheur de l'après. La vacance se donne encore quelques droits.

Silence sur la plage. On s'y rend avec beaucoup de discrétion, peur de déranger peut-être, peur de bouleverser l'équilibre de ce moment que l'on sait si fragile. Les pas se posent sur le sable, il fait un peu frais et le vent s'est tranquillement levé. Le petit vent du nord qui se joue de nos côtes normandes, ce petit vent qu'il faut savoir apprivoiser, celui qui creuse la mer et gonfle les vagues, qui transforme les parasols en paravent et fait capituler ceux qui ne le connaissent pas. Le soleil joue avec les nuages et tantôt nous fait frissonner tantôt nous caresse d'une agréable fraîcheur. La mer s'y est réchauffée un peu, si peu durant son oscillation, elle commence à se retirer laissant des traces humides, de larges flaques, de menus ruisseaux dans lesquels si l'on y regarde de près se lovent petits poissons, crustacés et autre flore et faune marines : tout un monde microscopique. Les bleus se mêlent aux ocres et les algues se traînent passivement. Le regard caresse la digue, s'arrêtant ça et là sur les villas si fières de leur différence, bruissant de leur histoire, il court vers Ouistreham, s'accroche un moment sur la façade rococo, la barque naviguant sur le toit d'une maison, la villa au crépi vieux rose, les hortensias un peu fanés, pour se perdre vers l'embouchure de l'Orne. Plus loin, il plonge dans l'estuaire de la Seine, se repose un peu imaginant le fleuve qui serpente et remonte le courant jusqu'à Rouen et Paris peut-être. Au nord-est s'étend tout

au long de la côte le port et la ville du Havre et, puis dans l'au-delà du cap de la Hève, le grand vide du large happe le regard.

Silence sur la plage. Seul le bruissement des vagues, le cri des mouettes, le sourd souffle du vent murmurent quelque concert maritime. Voilà que l'écume caresse les pieds qui se glissent dans l'eau, un peu de froideur raidit les muscles du nageur. Il faut se laisser saisir par l'élément, en ressentir les picotements comme de petites flèches, se tapoter la nuque de la mousse des vagues, avancer, avancer pour que les rouleaux éclaboussent le corps, fermer les yeux pour ne faire qu'un avec la mer. Il y a là un réel effort, un courage selon certains ! Il faut alors dans une ultime respiration, dans un minuscule moment d'oubli, presque d'anéantissement se jeter à l'eau. La froideur s'immisce dans la chair et dans l'âme, elle envahit le nageur, le laisse suffoquant. Il faut alors nager, redonner vie aux muscles, à l'esprit, se couler dans l'élément, se battre dans l'écume et les rouleaux : ne pas lâcher prise. C'est en quelque sorte un combat, une lutte de quelques instants. Le corps résiste un peu, si peu au fil des mouvements que lui impose la mer. Il roule dans les vagues, s'enfonce dans les creux, puis resurgit à l'air qu'il avale à grandes goulées, s'apprivoise peu à peu et goûte alors cet accord parfait de l'homme et de l'élément.

Silence sur la mer. Le nageur est seul dans l'immensité comme au premier matin du monde. Il s'émerveille de cet instant hors du temps, il s'y abandonne conscient de ce bonheur si simple, presque banal et pourtant si intense. Instant si bref, si fugace, le froid à nouveau s'empare du corps, picote la peau, vrille peu à peu les muscles, la respiration se fait alors plus saccadée, peine à retrouver son souffle, les mouvements s'alentissentla magie s'en est allée. Il faut alors rentrer, retrouver le monde des hommes, la bienveillance de ce petit village si doux, si simple d'où surgit çà et là, de temps à autre de minuscules enchantements.



22 – Boutons de rose

Au loin se mouvait la vaste étendue d'eau scintillante. Les fées virevoltaient en cadence sur la surface, se reflétant telles des princesses des mers. Leurs ailes, mouchetées et fines, les portaient au gré de la brise légère dans un silence merveilleux. Quelque chose régnait sur cette arche infinie, où les arbres chuchotaient avec les nuages qui s'élevaient de plus en plus haut dans le ciel. La belle Nuit, jusqu'à cette heure, avait offert au soleil son jour glorieux qui s'effaçait derrière les grands feuillages.

Un arbre en particulier retint mon attention, toutes sortes de créatures s'installaient sur ses branches interminables qui semblaient presque effleurer la lune. Ses feuilles gigantesques étaient faites d'or pur et des familles de gnomes s'en accommodaient comme literie. Son tronc imposant se trouvait rempli de cavités où les oisillons dormaient blottis dans des nids chaleureux. En haut, sur la cime de l'arbre, se tenaient des oiseaux qui me fascinaient depuis ma naissance. Non seulement les phénix renaissaient de leurs cendres dans ce monde ci, mais ils étaient craints par mon peuple. Je m'abandonnais alors à la rêverie de leur adresser un mot, caché derrière des buissons de ronces. Le plus beau dans tout ceci était que la nuit éteignait les couleurs : il n'y avait, en apparence, plus aucune frontière entre eux et moi.

Au son de sa voix je ne pus rester plus longtemps à observer. Les enfants de la nuit comme *elle* et moi, devons nous recueillir près du lac désenchanté, en ces heures où notre mère obscure venait nous replonger dans la noirceur où nous étions nés. L'eau ici était d'un bleu enivrant, beaucoup trop belle pour ne pas être effrayante. Une force liquide où les étoiles se faisaient rétrécir et capturer. Les seules et uniques lumières que mon peuple et moi avons le droit de connaître nous gardaient la tête basse. Mais *elle*, qui chantonnait chaque parcelle du ciel. *Elle*, qui avait regardé les véritables étoiles de ses yeux profonds. La prêtresse Siem l'avait changée en démon du lac.

Elle m'avait appris milles et une merveille, des écailleux de la mer aux rocailleux de la terre. Dans le royaume d'Etrange, les arbres de papiers nous délectaient de leurs histoires et nous inscrivaient en leurs pages, les ogres passeurs nous déposaient deux fois par mois au Marché Rare qui s'installait aussi bien partout que nulle part, et bien sûr, notre royaume disparaissait la nuit tombée.

Elle m'avait appelé Aster, je l'avais appelé *Renatta*., la dernière chose qu'elle m'a laissé sont ces deux boutons de rose.



23 - Une impression d'évidence

Je cherchais désespérément les vacances ... c'est un état d'esprit.

Je lui dis « Ferme les yeux ...et maintenant regarde à l'intérieur, enregistre.

Là, c'est bien. Il faut que tu saches. Pour que tu puisses le reconnaître la prochaine fois. Ce ne sera pas exactement le même ... rouvre les yeux, respire et t'émerveille. Respire et laisse cet instant s'engouffrer en toi. Tout est là. Prêt à être cueilli, effleuré ou juste regardé. »

Maintenant que le temps est compté, dorénavant puisque je le sais. Il est urgent de ne pas faire semblant et de jouir de tout. Et dès que je peux, en faire jouir les autres. Passer le relais, servir à quelque chose !

Alors, elle essaie encore la jeune cavalière. Elle rouvre les yeux. Et respire la Normandie.

Ses paupières se ferment à nouveau, et elle se grandit d'elle-même, lève un peu le menton, comme le ferait une aveugle. Elle sourit aussi. Et lorsqu'enfin elle rouvre les yeux, ce vaste calme lui saute dessus. On va enfin pouvoir commencer... Savoir être content. Reconnaître ce qui est bon.

Nous sommes arrivés il y a quelques jours, un peu avant la finale de foot. Partout, on ne parlait que de ça ! Il faisait chaud, l'air lourd, les esprits aussi ! C'est étrange tous ces drapeaux. Personnellement ça me fait peur. Les foules excitées, je les fuis. Je laisse ça à ceux qui aiment ...

On a débarqué les chevaux. Ici, l'herbe était encore verte. Ils ont tout de suite apprécié. Un petit trot le long de la clôture. Puis, tout de suite les choses sérieuses, le nez dans l'herbe.

« Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? »

Notre priorité habituelle devient ici une obsession : manger. Tout doit être divin. Le bon n'est pas à sa place. Tout doit être excellent. Sans spectateur, sans selfie, juste la baguette, le beurre et moi. Respirer, sentir, reconnaître le meilleur.

Ici, je m'éveille tôt, très tôt, trop. Pas grave, dans le fond, je suis en vacances, faudra un certain temps avant que ça me rentre dans le crâne, le corps. Je ne sais pas forcément faire ce que je recommande à mes élèves. Reconnaître quand c'est bon. Profiter, apprécier...voir le bon côté.

L'avantage, quand on ne dort pas beaucoup, c'est qu'on peut faire pleins de trucs, avant les autres, écouter le bruit ou l'absence de bruit. Juste avant que les oiseaux du jour ne s'éveillent. Il t a un court instant où ceux de la nuit se sont tus. Un genre de transition, un arrêt sur image, comme on prend l'air avant de plonger dans le jour. Et alors, il y a les lumières, jaunes et roses et blanc pâle. Doucement les arbres se réveillent. On distingue à peine leur silhouette. Dehors, il y a quand même de la rosée, malgré la chaleur d'hier et celle qu'on sent déjà pour aujourd'hui.

Je donne à manger aux chevaux, tout nue dans mon peignoir. J'adore le chaud et le froid, ensemble. Il faut faire vite, ne pas se salir, pour retourner dans le lit. Après, je peux lire un peu, ni vu ni connu, avec les pieds froids. Mine de rien, je vais les réchauffer sur mon homme. Il supporte mes extrémités froides et mes insomnies.

Quand on est arrivés par ici, on a regardé les agences immobilières. Le vin, les chevaux les vieilles maisons ... c'est ça qui l'intéresse.

C'était trop tôt, trop cher... puis ça s'est fait quand même. Des fois, faut se laisser faire, fermer les yeux.

Savoir reconnaître ce qui est bon ; paradis des chevaux et des cavaliers, pays des écrivains et des impressionnistes, des gastronomes et des paysans, la terre, la mer, l'eau, le vert, la lumière et l'ombre, la tradition et l'à venir, comme une impression d'évidence ...



24 - Rencontre dans le monde merveilleux du livre

Depuis quatorze heures, la librairie ne désemplit pas. L'inauguration des nouveaux locaux est un succès. Il faut dire que le changement est de taille : le mur qui séparait la librairie du garage a disparu et a fait place à deux piliers carrés qui, entourés de vitres, servent de présentoirs. Dans l'un, il y a quelques exemples de reliures et dans l'autre des gravures. Le garage est devenu un salon de découverte. Dans un coin, il y a le « salon de lecture » avec fauteuils à disposition. Contre un mur, il y a la « table informatique » avec téléagrandisseur et machine à dicter.

Tandis que ma mère répond aux multiples questions sur mon parcours, mon père s'amuse beaucoup en récitant une poésie à la machine à dicter puis en imprimant le texte qu'il distribue. Je suis en train de montrer le coin didactique qui contient des livres et des objets pédagogiques quand ma mère m'interpelle :

- Pierre, viens avec moi que je te présente une de mes plus fidèles clientes qui est arrivée dans notre ville il y a un an avec ses parents.

Ma mère fait les présentations :

- Alice, voilà mon vagabond de fils.

Je précise :

- Vagabond ... vagabond ... c'est un peu exagéré. Deux ans à l'IUT de Brest pour préparer le DUT des métiers du livre, un an à Paris chez un éditeur, un an à Londres chez un libraire, un an à Hambourg chez un concepteur de matériel didactique et un an à Barcelone chez un relieur. Maintenant, je pose mes valises.
- Heureux qui comme Ulysse...
- A fait un beau voyage.

Nous avons éclaté de rire après cette conclusion et j'ai enchaîné :

- Alice, figurez-vous que la semaine dernière, dans une brocante, j'ai découvert un exemplaire en piteux état de « Alice's adventures in wonderland ». Le brocanteur me lâche le « truc en anglais pour quarante euros. Le « truc » est une édition originale numérotée de 1 à 20 et porte le numéro 14. Il vaudra une fortune quand je lui aurai donné une nouvelle jeunesse.
- Ah ! parce que les superbes reliures qui sont dans le présentoir, c'est vous ? Je suis émerveillée.
- Je ne sais pas si vous êtes émerveillée, mais vous êtes ... lumineuse. Voulez-vous m'épouser ?

Elle a ri et répondu :

- Trop tard, je suis fiancée.
- Donc vous pouvez ... le rendre à sa mère et m'épouser.

Mon père, revenu près de nous, a commenté :

- Notre fils croit à la théorie des deux moitiés qui s'attendent ou qui se cherchent, et qui, soudain, se rencontrent pour ne plus faire qu'un. Vous êtes apparemment la moitié qu'il attendait sereinement.
- Et... il suffit que je me débarrasse de l'autre ! Vous êtes très amusants et très imaginatifs tous les deux.

Elle a enchaîné :

- J'aime beaucoup la nouvelle enseigne « la boutique du chat perché », c'est sans doute une référence aux contes du chat perché.
- Oui.
- Et quand vous aurez des filles, elles s'appelleront Delphine et Marinette ?
- Oui, si vous voulez.

- Comment ça ... si je veux ? Ah oui, j'oubliais... vous m'avez demandée en mariage. Vous êtes têtue, hein ?
- Non. Convaincu. Nous sommes destinés l'un à l'autre.

xxx

Avant son départ je lui ai dit :

- Alice, ce n'est pas une plaisanterie. Je vous aime... je vous attends.

Elle m'a regardé sans rire et sans un mot, puis a tourné les talons. J'ai trouvé sa démarche un peu chancelante.

Il est dix-huit heures. Je suis seul dans la librairie. Je suis assis dans un des fauteuils du « coin lecture ». Je suis désespéré. Tout ce que j'ai créé me paraît dérisoire sans Alice.

xxx

La porte du magasin s'est ouverte, elle est entrée :

- Pierre, vous pleurez ?
- Non.
- Vous niez l'évidence.
- Bon... la fatigue sans doute.
- Vous mentez mal.
- Vous êtes venue ... constater les dégâts ?
- Non. Il y a une heure, quand je me suis retrouvée devant celui qui était encore mon fiancé, j'ai compris votre théorie des deux moitiés : il n'était plus qu'un étranger, avec qui la vie était inconcevable.
- Et alors ?
- Alors, je l'ai « rendu à sa mère » et je suis venue... ne m'étouffez pas !!!

xxx

Quelques minutes plus tard, elle a suggéré suavement :

- Pour gagner du temps, vous pourriez peut-être fermer les volets de la librairie pendant que je téléphone à mes parents pour leur dire que je ne rentre pas.

xxx

Dans l'appartement, elle s'est pendue à mon cou. J'ai demandé :

- Pourquoi fermez-vous les yeux ?
- Pour mieux savourer l'instant qui passe.

Elle a conclu :

- Je ferme les yeux... émerveillez-moi, encore et toujours.



25 - Merveilles d'enfance (bribes)

... Ils ont fermé les yeux ... Je vais fermer les miens ...

Et voici que ressuscite la course folle des feuilles mortes devant mon pas mal assuré.

J'en rattrape une, rousse et craquante sous ma petite ballerine de noir vernis. D'autres tournoient cependant au long du quai, et poursuivant le rêve amer du printemps perdu.

S'éveille alors à mes images la note très ancienne de parfums oubliés ...

La vieille classe conserve son odeur de cire,
du livre ouvert s'échappe la première découverte des mondes,
et dehors un soleil pâle éveille les violettes.
Mes doigts d'enfant en feront un bouquet, plus tard, au chemin du goûter.

Derrière mes yeux sont aussi les soirs de Noël,
le sinueux chemin qui menait en sous-bois vers la petite église.
Des chants. La neige.
L'espoir d'un retour en magie de présents sous l'arbre qui scintille :
de VRAIES bougies en ces temps-là !

Les vacances d'été sentaient le blé chaud, la plaine en son entier devenait farine au rythme lourd de la moisson. Les petites filles portaient le cidre aux moissonneurs, et les premiers chaumes d'or griffaient en désordre les mollets ronds et les frêles chevilles.

Faut-il grandir ? Quitter pour toujours ce premier royaume ?
Jardin de tendresse
dont la porte grince tout doucement
quand se ferment les yeux des plus vieux d'entre nous,
jardin qui nous accueille fidèlement au cours des songes,
et dont les feuillents craquent et dont les fleurs embaument
et dont chatoient les couleurs encore par delà nos yeux devenus aveugles.



26 – Les écailles amoureuses

Toutes les nuits, allongé sur un lit de violettes, j'observe le miroir d'eau. Je vis dans une maison, construite en jacinthe d'eau, perdue au milieu d'une forêt d'algues rouges. Je suis l'homme triton. Dans la fenêtre d'eau, je contemple la petite fille des tours de béton. Elle ignore mon existence. Nous nous sommes rencontrés à son huitième anniversaire au bord de la rivière Saint-Denis. Attiré par son parfum, je l'avais espionnée, toute la matinée, dans le petit bassin et respirait à son insu son parfum. « Hélène, Hélène » : criaient à tue-tête les deux petits garçons qui jouaient avec elle, l'aspergeant d'eau. Ils courraient sur les rochers plats, leurs corps aux teintes métisses ; ils riaient aux éclats à leur enfance éternelle. Tout à coup, l'un d'entre eux, sembla la tenir un peu plus fort sous l'eau.

Je nageai à contre courant et mordis de manière violente le petit malotru. Il poussa un gémissement de douleur et cessa ses petits jeux tordus. Sous l'eau, Hélène m'avait regardé et dans ses grands yeux violets, j'avais vu de l'amour.

Les parents ont rejoint leurs progénitures et écoutent, de manière distraite, les explications du petit garçon en pleurs, je les vis s'éloigner sur la berge. Hélène gardait les yeux fixés sur la surface de l'eau. Elle ne me dénonça pas. C'était une petite fille humaine et j'étais un petit garçon triton. Les années s'écoulèrent mais le souvenir de son visage de métisse percée de grands yeux à la couleur parme submergeais mes sommeils de poisson. Je menais ma vie d'homme triton, voyageais de par les rivières, les océans et les lacs, tombais amoureux de quelques sirènes, ici et là.

Je fête ce soir mon dix-septième anniversaire. Je m'appelle Hélène. J'attends sur le perron de la maison familiale, mon ami Al. Il m'a invité à l'accompagner à une fête au bord de l'étang du Gol. Je ne suis pas particulièrement amoureuse d'Al mais nous avons grandi ensemble et j'imagine que pour nos deux familles, notre union est rassurante. Je partage mes journées entre le lycée où je suis en dernière année et la plongée sous marine. L'an prochain si tout va bien, j'espère intégrer la faculté de biologie avant de me spécialiser en biologie marine. Je suis fascinée par les poissons, tous les poissons. Et l'eau me semble être la plus douce des demeures.

Enfant, ma mère me contait souvent des légendes sur les mers, les océans, les amours impossibles entre les peuples des océans et celui des terres. Al, lui est rationnel ; bachelier depuis deux ans, il a intégré le conservatoire dramatique et l'an prochain, il va tenter sa chance à Paris. Son père et sa mère, respectivement producteur et metteuse en scène le préparent à cette carrière depuis l'enfance. Pourtant, son jeu est fade, sans chaleur, dénué de textures mais je suis une néophyte du théâtre donc lorsque je l'accompagne lors de ses représentations publiques, je tais mon opinion. Tout son monde repose sur une politesse de salon, ponctuée par de petits coups de poignards hypocrites ; les réputations se font et se défont au rythme des alliances et des guerres de clans. Sur cette île où ces mondes de l'industrie culturelle sont des bulles d'un mauvais champagne, mes portes vers une liberté retrouvée s'ouvrent toujours sur les mondes aquatiques. Tous les jours, je nage, tantôt dans une piscine, tantôt dans un bassin, ici dans une rivière, là dans l'océan. Une source d'eau différente d'un moment à l'autre mais poussée par un vieux souvenir un peu abîmé de mon enfance. Neuf ans plutôt, je crois que j'ai croisé un poisson lune avec une tête d'homme. Mon vœu le plus cher d'enfant pendant des années était de le recroiser mais il ne fut pas exaucé.

Ce soir, sur les bords de l'étang au fond duquel j'ai posé ma chaumière végétale, il y a un charivari inhabituel. Plus tôt, dans l'après un midi, deux petits camions ont déversé tables, chaises, guirlandes lumineuses et une banderole affichant un « Happy Birthday ma petite Len ! ». Dès que les lumières du soleil ont décliné, les premiers effluves sonores ont envahi l'atmosphère. Un dj enchaîne des sons cacophoniques. La sirène petite amie du moment qui était mienne, au bout de quelques heures de cet infâme tintamarre, m'annonçât, brute de décoffrage, qu'elle irait coucher au gouffre de l'Étang Salé. Je restais donc seul. À vingt-deux ans, j'étais déjà un homme triton taciturne et bougon mais j'étais toujours fasciné par la communauté des humains. Et l'idée de les épier discrètement dans leurs rituels festifs était

plus forte qu'une nuit romantique, mâtinée de désir. Les humains m'intriguent. Ils courent, inventent des choses improbables, composent des vers, de la musique ou des œuvres picturales. Et toute cette poésie frénétique et créative de leur espèce était contrebalancée par la guerre sans merci et inconsciente qu'ils mènent aux autres par leurs vanités, leurs grandeurs, leurs ventres affamés, leurs cultures saupoudrées de pesticides, leurs plus values marchandes. Leurs modes de consommation sont si guerriers qu'aucune espèce même domestiquée ne ressent pour eux, la moindre compassion. Ma propre espèce avait été en grande partie décimée. Nous nous étions réfugiés à proximité de ce rocher de l'océan indien au début du 20^{ème} siècle car il était encore protégé des nappes de pollution. Mais aujourd'hui, l'île aussi était la proie de spéculateurs financiers et sombrait dans les méandres du désastre écologique. Je regarde arriver, les uns après les autres, les adolescents ; je suis caché par de grands roseaux. Ils sont pour la plupart éméchés. La nuit resplendit étoilée. Ce soir, c'est le passage de Sirius au plus près de la Terre et pour nous, les hommes tritons c'est le début du déclin de l'été. Je rêvassais à toutes ces choses quand je la vis. Vieillie mais le même visage avec le regard améthyste. Là, à quelques mètres, se tient une Hélène grandie. Dans sa robe longue, le visage triste, elle semble perdue. Un jeune homme s'approche d'elle, lui tend un verre qu'elle semble refuser. Ils parlent. Je suis incapable de les entendre ; leurs voix sont couvertes par le brouhaha sonore. Soudain, mon cœur se fendit en deux.

Elle venait d'échanger un baiser avec le jeune homme au verre plein. Une libellule compatissante et télépathe me pince pour me reconforter avant de s'envoler. Les libellules des étangs ont des facultés cognitives insoupçonnées des humains. La surprise de la revoir suivie de la douleur de la savoir peut-être fiancée passées, je décide de me faire voir. Mais comment ? Ma queue de poisson m'interdit de gambader vers elle sur la terre ferme.

« Al, je t'en prie, rentrons, je suis fatiguée. Ce genre de fête m'ennuie...

- Helene, tu rigoles, regarde tous les copains sont là pour fêter ton anniversaire, notre prochain départ pour Paris, ta victoire sur les examens, la mienne de futur acteur révélé !

- Je m'ennuie.

-T'es pas croyable »

Il se penche vers moi pour m'embrasser. Dans ce baiser que je ne lui rend pas, je saisis, en une seconde que je ne peux pas partager ma vie avec ce type. Je deviendrai comme tous ses invités, une zombie de la culture, le cerveau mangé par ses futiles mondanités. Notre baiser froid, il s'éloigna prétextant d'aller remplir les verres. Je ne suis pas dupe. Il va sans doute rejoindre Veronica, sa sexfriend, depuis la quatrième. Elle sert au bar improvisé. Je refuse de coucher avec lui depuis le début de notre relation. J'ignore pourquoi il m'avait dit qu'il serait patient. Je n'étais plus vierge mais quelque chose en moi était dégoutée par lui, quelque chose qui jusqu'à ce soir était enfouie et que cette fête de trop avait mis à jour. Je m'éloigne un peu. La lueur de lune me montre les berges de l'étang lorsque tout à coup, un petit caillou me heurte la joue. Je me retourne et m'apprêtais à injurier Al. Et je le vis, là, au milieu des hauts roseaux, le corps à moitié sorti sur la rive et l'autre immergé. Le poisson lune homme. Je m'approche de lui. Il me regarde avec ses yeux vert d'eau, changeants. Nous étions muets. Je touche sa joue. Il m'attrape alors le poignet et m'attire vers lui. Une fraction de seconde, je sombre avec lui au fond de l'étang.

Elle dort à côté de moi sur mon lit de violettes. Je suis hypnotisé par les lignes de son visage. Je dessine chaque grain de sa peau lisse. Je compte chacune de ses mèches de cheveux. Son poulx est bas et j'ignore combien de temps encore il nous reste. Je lui murmure à l'oreille mon prénom : Vivian



27 - Il me reste quelques cailloux à ramasser...

Marie se repose dans le Rocking chair installé à l'ombre, en contrebas du jardin. Un souffle léger caresse ses joues et soulève doucement ses mèches grises. Elle se balance paisiblement. Elle a les paupières closes, une ébauche de sourire aux lèvres. Elle semble dormir. À l'heure du bilan, elle réalise qu'elle a toujours aimé la vie car elle a cultivé le bonheur à chaque instant.

Marie ne dort pas, elle songe. Elle revit des moments précieux qui, elle le sait aujourd'hui, ne sont pas seulement de véritables clichés de bonheur mais surtout un état d'émerveillement quasi permanent...

Il me reste quelques cailloux à ramasser et c'est terminé. C'est magnifique ! Le circuit est parfait. Je l'ai construit virage après virage dans le sable encore humide. Je l'ai façonnée, cette piste, en tapotant doucement mais fermement de mes mains potelées. Maintenant, nous allons pouvoir faire une course endiablée : chacun sa voiture et sa bille, et c'est parti ! Quel plaisir ! Qu'importe le vainqueur ! L'important est de partager ces minutes magiques avec papa ; il me fait croire comme à chaque fois, que l'on s'affronte d'égal à égal. C'est une lutte acharnée. Je savoure chaque épisode de cette complicité : une pure jubilation !

Marie s'agite, sourit de ses dents crénelées. Elle passe d'un souvenir inoubliable à un autre d'un seul battement de cils. Elle s'étonne encore ! C'est incroyable, on peut vivre des passages merveilleux alors qu'on ne s'y attend pas, que l'on ne les provoque pas, uniquement en ayant cette faculté de dévorer la vie.

Marie, elle, adore manger des bonnes choses. Elle est toujours en quête de mets insolites ou délicieusement simples. Ses yeux papillonnent. Elle repart à nouveau dans le passé...

Je me souviens de la forte émotion ressentie en dégustant une galette dans une crêperie du Vaugueux, un quartier de Caen. Quelle expérience étonnante !

Paul faisait son stage de fin de troisième quelques rues plus haut dans un magasin de sport et, pour lui éviter d'errer dans la rue pendant la fermeture de la mi-journée, je suis venue le chercher pour que nous déjeunions ensemble. Notre choix s'est rapidement porté sur la crêperie Ker Ann, qui venait d'ouvrir. Le patron nous a accueillis chaleureusement, s'est présenté comme venant d'une crêperie bretonne, la meilleure de Morlaix. Il nous a expliqué que sa pâte à crêpes était tournée à la main, un gage de qualité selon ses dires... Nous en avons l'eau à la bouche.

La dernière fois que j'avais mangé une galette digne de ce nom, c'était à Carnac il y a 15 ans. Depuis, à chaque tentative, des ersatz de galette et une déception à la hauteur de l'attente. Autant dire que la barre était haute ! Nous nous sommes installés. Nous avons fait notre choix et avons commencé à nous raconter notre matinée. Nous discutons bon train lorsque la serveuse nous a apporté nos galettes. Nous avons entamé notre dégustation tout en continuant notre discussion. Et tout à coup, surprise, ravissement des sens : le choc des papilles ! Je m'interromps pour apprécier pleinement cet instant. Cette galette est succulente. Quelle saveur ! Elle se diffuse divinement dans ma bouche jusqu'à m'émouvoir aux larmes. Incroyable ! Je n'aurais jamais cru verser une seule larme de volupté gustative.

C'est un régal. J'en ai encore les yeux qui pétillent aujourd'hui.

Marie transcende des mets a priori sans surprise en émotions extrêmes. Elle jouit de cette faculté car elle est curieuse et toujours prête à recevoir. Son aptitude à l'émerveillement a toujours été hors du commun.

Elle frissonne, il commence à faire frais. Cette petite brise lui évoque un autre souvenir. Cet épisode, à chaque fois qu'elle y pense, est un pur délice. Après tant d'années, son émotion reste intacte. D'un coup, son visage rajeunit...

Ça y est ! Je vais réaliser mon rêve: Je vais sauter en parachute. J'ose à peine y croire ! Depuis toute petite, c'est une chose qui m'attire vraiment mais je n'ai jamais franchi le cap. Par manque de

temps ? Par manque de moyens? Ou manque de courage peut-être ? Ces questions n'ont plus d'importance. Mes proches m'offrent cette opportunité, je ne vais pas me dérober. J'appréhende mais je suis si contente ! L'appréhension passée, pointe alors la promesse d'un évènement exceptionnel. Je vais flirter avec les oiseaux !

Tout va très vite, le trajet vers l'aérodrome, l'accueil des stagiaires, la formation sur les bases du parachutisme, de la position bras croisés pour sauter de l'avion à celle jambes perpendiculaires au sol pour atterrir.

Puis vient l'Ascension en avion à trois mille mètres d'altitude, ascension pendant laquelle l'instructeur continue le « briefing » pour m'expliquer le déroulement des opérations.

Il vérifie le matériel. Le pilote lui fait signe: c'est le moment. Retour à la réalité, peur, déglutition, silence. J'avoue que, en discutant de choses et d'autres avec l'instructeur pendant la montée, j'en ai presque oublié le but de cette promenade dans les cieux. Et je me suis demandé un très court instant ce que je faisais là.

Je mets mes lunettes de protection, nous nous approchons de la porte de l'avion. Le rideau se lève : je rêve ! Je prends conscience de ce qui m'attend : quelle chance !

L'instructeur me souffle : « on y va ! » Je me lance alors dans les airs. C'est la chute libre. Je plonge droit vers la terre. Je fends les airs telle une étoile filante. Je sens le vent dans mes cheveux, mes doigts, le vent me porte, je suis bien. Je suis dans mon élément. Tombée du ciel, j'en profite pour faire des figures. L'excitation est à son comble. Mes sens sont en éveil jusqu'à afficher un sourire béat sur mon visage. On commence à se rapprocher de la terre. On aperçoit des points noirs : ce sont les gens qui s'agitent. Le parachute s'ouvre. Je flotte pendant un long moment. Je plane alors comme un oiseau. Les synapses en apesanteur, la déconnexion est totale. Le cœur léger, je respire, je ressens, je vis. C'est presque surnaturel.

Ces touches de bonheur ont mis Marie en état de grâce. Après s'être émerveillée de ses souvenirs, elle plonge dans le sommeil du bienheureux.

La vie est parfois truffée d'obstacles mais elle nous réserve aussi de bonnes surprises. Savoir profiter des cadeaux du ciel, apprécier les moments ordinaires et s'en émerveiller est un don précieux, une faculté extraordinaire !



28 - Mirabilia...pour des insomnies de joie

Dans quelle attente d'émerveillement êtes-vous ?

Faites partager votre imaginaire ou vos rêves.

Laissez-moi vous raconter...

Il y a des nuits...

Cette nuit-là, Morphée m'a fait un présent, saupoudrant dans le velours nocturne, juste au-dessus de mon visage, le contenu secret de sa fiole. Ce qui m'a toujours étonnée est de ne pouvoir saisir, en toute conscience, ce moment où l'on sombre d'une seconde à l'autre dans le sommeil ; c'est donc sans transition, comme chaque soir qui se tisse, que l'univers onirique m'habite et me hante agréablement jusqu'au petit matin...

Je me suis trouvée cette nuit-là à explorer une terre totalement inconnue, un chemin étonnamment parfait, jonché ça et là de mille et un trésors...un chemin menant à chaque pas à l'émerveillement :

Vêtue d'une robe estivale, je me suis retrouvée le long d'une artère minérale, caillouteuse, vierge de tout autre élément ; seule la luminosité du soleil et sa chaleur me confortaient à rester. Alors je me décidai à marquer le premier pas et une magie venant de je ne sais où opéra : à chaque pas se mirent à pousser de part et d'autre du chemin des fleurs aux couleurs franches et éclatantes, d'une taille démesurée, accueillantes, enveloppantes, tout ce qui constituait un jardin sauvage sortait de terre : le coquelicot rouge pourpre, la bourrache duveteuse, la mauve des bois, la nigelle de Damas, l'ammi et l'élégance de son feuillage léger, les hauts épis rosés des épilobes, les narcisses, les pavots...par brassées.

A chaque pas se créait le végétal, comme par enchantement, et se matérialisaient dans le même temps des oiseaux majestueux, rares, déployant leurs ailes avec une fierté souveraine, des abeilles se posant sur tous les gynécées offerts, butinant et parsemant avec générosité le pollen des fleurs tout au long de l'allée.

Je fus saisie par toute cette nature animée où tout semblait couler de source. Il me sembla que la notion de temps n'existait pas. Tout était infiniment possible, un certain enthousiasme m'envahit, heureuse que j'étais de voir et toucher de si près ce que nous ne voyons plus... Dans mes veines coulait la sérénité, et, pour la première fois, apaisée j'étais. Je redécouvrais l'insouciance, je me sentais si légère et surtout je ressentais cette conviction que rien n'était plus important que d'avoir pleinement conscience de ce qui s'éveillait et s'édifiait sous mes yeux, juste sous mes yeux...

Ce sentiment de bien-être perdura à mon réveil. C'est avec une certaine hâte que j'ouvris la porte-fenêtre de la chambre pour voir le jour, apprécier le soleil matinal et poser mon regard sur les arbres, leur feuillage en perpétuel mouvement, sentir le vent sur ma peau, et observer la valse des oiseaux. Mais ce qui me laissa sans voix et qui m'émût au plus haut point, c'est la visite impromptue de cette abeille venue froter ses ailes sur mes lèvres, juste pour un temps infime, générant une intense émotion. Frissons de plaisir. J'en garde encore la sensation des années après. Cette abeille venue me faire cette douce piqûre de rappel, comme pour me dire que les émotions les plus simples sont les plus précieuses...et qu'il est essentiel de s'étonner et d'observer ce qui surgit devant nous. Ces petites choses simples qui font vibrer, que j'appelle sève de la vie...

Cultiver un regard candide sur le monde et les choses qui l'animent le plus naturellement possible. Savoir honorer en gardant en mémoire ces douces images ou animations oniriques habillant nos nuits.

Goûter cette saveur toute neuve qu'enfant nous connaissions et qu'une fois devenus adultes nous avons trop tendance à supplanter par un énième jour de routine ou un énième souci... Savoir s'émerveiller c'est avant tout se laisser émerveiller, revêtir un esprit neuf, se laisser gagner par ce je ne sais quoi qui nous met dans un état second, filtre magique précieusement lové dans une amphore qui, lorsqu'on le boit, vient se mêler au sang, provoquant une ivresse bienveillante et régénérante.

Laisser place à l'émerveillement, c'est ouvrir des fenêtres et des portes de sa propre vie, redécouvrir à travers leur embrasure la douceur de l'air, l'hummer comme on humerait la terre

mouillée après l'orage, et poser des yeux éblouis sur tout, comme si c'était la première fois. J'attends de l'émerveillement qu'il suspende le temps, pour quelques minutes, qu'il m'anime d'un étonnement impérissable, qu'il me nourrisse de sa splendeur se muant en enthousiasme comme lorsque nous jubilons à chaque découverte. Que cet enchantement alimente mon amour de la vie, encore et encore, toujours. Qu'il se fasse arme pour résister à la lassitude comme au cynisme ambiant.

S'émerveiller, c'est savoir se laisser captiver par le spectacle de l'aube et se dire « Je veux sentir, ressentir, goûter, toucher, frissonner, regarder, m'attarder, apercevoir les rais de lumière, devenir perméable aux beautés naturelles et imprévisibles, telles des offrandes».

Laisser le champ libre à l'émerveillement, c'est refuser l'aigreur, l'acrimonie, la dureté et la peur pour aborder le monde avec ouverture et appétence.

L'émerveillement, ce miel, vous savez, dans l'amphore... Allez, goûtez-le, prenez en généreusement, savourez. Savourez-le en fermant les yeux, juste un court moment, pour les ouvrir alors plus longuement, et observez... Et surtout gardez ce miel en bouche...



29 - La dame de Cormeilles

J'ai fermé les yeux et j'ai rêvé de la dame de Cormeilles.
Depuis longtemps la dame de Cormeilles vient la nuit chuchoter à mon oreille quand elle devine que j'ai besoin d'elle.

Mireille Veille, je l'appelle Mireille Veille parce qu'elle vient et veille délicatement sur mon sommeil. Elle est très vieille et toute petite. Je pense qu'elle a plus de cent ans et qu'elle a rétréci avec le temps. J'ai vu sa maison, elle est pareille, vieille et petite.
Sans bruit, Mireille arrive, pose sa main sur la mienne et m'emmène. Avec elle je visite des jardins extraordinaires fleuris et odorants. Le spectacle me fascine, les grenouilles en habit volent et racontent des histoires, les arbres chantent et poussent en un soir. Yeux écarquillés, je reste bouche-bée.

La première fois que Mireille est entrée dans mon rêve, j'étais très intimidé. Pour ne pas la déranger je me suis caché à demi sous mon oreiller et je l'ai observée.
Je ne croyais ni ce que je voyais, ni ce que j'entendais. Mireille jouait de l'accordéon et dansait légère, en suspension dans l'air au-dessus de ma maison. J'ai compris tout de suite, Mireille est une fée. Elle veille sur moi et fait en même temps mille choses à la fois. Comme les abeilles s'entêtent sur la bonté du miel, Mireille passe son temps à multiplier les merveilles.
Mireille émerveille toutes les créations du monde, les plantes, les animaux et moi.

La veille, Mireille plante des groseilliers, le lendemain, sans se donner de peine, elle récolte des corbeilles et des corbeilles de groseilles. Le jour d'après, elle tisse la teille qu'elle teint à l'orseille dans la foulée d'un coup de baguette. Entre temps elle a mis en bouteilles des grains de raisin aussitôt devenus du vin.

Je vais souvent chez elle courser les trois poulettes qui caquettent. Mireille les élève avec un délicieux méteil et pour la remercier elles pondent des douzaine d'oeufs qu'elles cuisinent ensemble. Je les ai vues séparer les jaunes, monter les blancs et fabriquer des meringues aussi blanches que la neige.
Mais dans cette magie il y a une ombre rebelle que Mireille bataille jour après jour, c'est l'étouffante salsepareille qui grimpe obstinément sur la vieille treille, à l'assaut de son ennemie la vigne dont elle jalouse l'éclatante couleur vermeil.

Je ferme les yeux fermés et je vois la lumière. Le ciel est bleu, la terre est chaude. Mireille se baigne dans le soleil et la douceur de l'été. Elle penche un peu, baille aux corneilles et disparaît dans un demi-sommeil. A son tour, elle rêve, assise au milieu d'un roman, elle se souvient d'un temps où elle avait vingt ans. Et puis la vie. La beauté du temps présent. Les parfums des fleurs des champs. Le printemps et le mauvais temps. L'hiver. La poussière dans le vent et le chat qui se prélassé sur le banc.

Et puis je ne vois plus rien. Mireille est sortie de mon rêve.
Le silence soudain et le sommeil m'emportent. Je dors.

Les voyages avec Mireille m'enchantent et me portent conseil.
Quand je me réveille, la dame de Cormeilles est partie et j'attends qu'elle revienne.



30 – Dans le jardin de Marjolaine

Originnaire du Cantal, elle avait acheté une longère en briques rouges nichée entre Caen et Dozulé afin d'y passer sa retraite un peu plus agréablement qu'elle ne l'aurait fait en ville. La maison n'avait pas été facile à trouver, perdue tout au bout d'une sinueuse route de campagne. Elle avait beaucoup visité avant d'arrêter son choix mais c'était celle-là et pas une autre qui lui avait plu. Le jardin qui l'emportait de presque rien sur la bâtisse aux vieux volets de merisier, lui avait quand même tout de suite paru préférable à tout ce qu'elle connaissait.

A peine franchie, la méchante porte de bois, rongée par les ans et qui grinçait dès qu'on la bousculait, laissait apparaître les hautes herbes d'une pelouse trop longtemps oubliée. Dans l'allée centrale, les gravillons irréguliers et de taille inégale disparaissaient eux-mêmes sous les repousses mal maîtrisées. Les rosiers qui avaient dû délimiter l'allée étaient usés par les ans et très irréguliers. Des chemins secondaires serpentaient nonchalamment à l'avant du jardinet sans que rien n'indiquât à première vue la supériorité de cette demeure sur les autres maisons du bocage.

A observer attentivement les murs de clôture du terrain et l'ouche un peu abandonnée, on pouvait découvrir la merveille qui avait définitivement décidé Marjolaine à l'achat : le verger était ceint, non de haies harmonieuses ni de bonsaïs étonnants mais de fruitiers en espaliers dont les arbres ployaient sous des fruits ronds et lourds. Un petit poirier jouxtait la minuscule porte d'entrée. Trois fruits d'un quart de livre chacun s'accrochaient au premier arbre dans le soleil de cette fin d'été. Les poires étaient d'un rouge violacé qui tirait sur le pourpre au soleil du matin. Elles seraient probablement mûres dans quelques jours et orneraient aisément la table si, escaladant avec adresse le mur de clôture, quelque groupe de galopins sans foi ni loi n'en faisait son affaire d'ici là. Plus loin se voyaient d'autres variétés, plus petites, moins charnues et qui auraient fait un bon cidre. Les fruites étaient nombreux accrochés à des arbres chétifs et suscitaient d'évidence l'intérêt des oiseaux les plus aventureux.

Puis derrière les sureaux, venaient les pruniers chargés de mirabelles et de reines claudes. Leurs fruits jaunes et verts se confondaient presque avec les feuillages. On en ramasserait bien cent kilos par arbre, sachant que chaque kilo comprenait, à lui seul, cent fruits. Dix-mille mirabelles pendaient ainsi sur chaque pivot et ne rivalisaient qu'avec des noix qui, dans leur épaisse bogue verte, étaient déjà grosses comme des poings d'enfants. Mais la surabondance de certaines variétés plantées ne compensait qu'imparfaitement les irrégularités et les aléas de la nature. Les feuillages l'emportaient alors sur les fruits. Les vrilles de la vigne servaient de support à un méchant raisin aux grains oblongs et au goût acre. La proximité d'un kiwi mâle n'avait pas suffi à rendre productive Dame kiwi. Les cerisiers ne donnaient plus de fruits depuis plusieurs années et les figues qui étaient apparemment nombreuses ne mûriraient pas. Mince et d'un vert vif, elles se contentaient de décorer les rafraichissantes frondaisons et les rameaux épais. Fermes et bien dessinés, les tout-petits fruits accrochés auraient semblé de pâte d'amande, s'ils n'avaient laissé échapper, dès qu'on y risquait une entaille, un épais liquide blanchâtre.

Quand, dans le soir d'été, ivre de verdure, nous détournions la tête des verts tilleurs qui sentaient si bons, pour nous diriger enfin vers la maison, nous nous trouvions soudain retenus par une vision stupéfiante. C'est qu'à gauche, discret et dénué de toute prétention, apparaissait soudain le domaine des pommiers. Bien ordonné, fait de petits arbres roturiers et démocratiques, mais dont les grappes portaient des fruits aussi nombreux que des étoiles dans le ciel, le royaume des pommes ne relevait pas du simple ordonnancement d'un ensemble horticole régulier aménagé par un habile paysagiste mais évoquait un je-ne-sais-quoi de supérieur et d'irréel. Pourtant, contrairement aux poires ou aux prunes, une seule variété de pomme avait été plantée parce qu'elle était la plus goûteuse et qu'elle donnait

abondamment. Après la floraison, les fruits se formaient rouges et serrés. Les reines des reinettes étaient apparemment chétives mais si juteuses et si acidulées qu'on les aurait mangé sans faim.

Marjolaine en faisait pour l'ordinaire des grands saladiers de compote. Parfois, elle en tirait des beignets ou des chaussons mais ce qu'elle réussissait le mieux à l'évidence, c'était les tartes dorées et luisantes, grandes et savoureuses, dont les parts n'étaient jamais assez grandes pour rassasier les gourmands. Elle réussissait plutôt bien une pâtisserie de ménage à partir des fruits du jardin, laissant loin derrière ces meringues belges enrobées de Chantilly que l'on s'arrachait à Paris et que l'on dit merveilleuses ou les merveilles, oreillettes et autres faveurs du sud de la France que l'on vend à bon prix dans les pâtisseries sérieuses. Les poires étaient cuites au sirop et, quand elle en avait le courage, elle épépinait des groseilles pour en faire de la gelée.

Avec tout ce qu'elle avait réussi, renonçant à tout placer dans son salon qui, encombré d'une jolie cheminée se trouvait bien étroit, elle dressait sous le cerisier une grande table faite de vieux tréteaux qu'elle recouvrait d'une nappe au crochet jaunie, d'assiettes de style dépareillées et d'eau minérale, de café, de thé et de jus de fruits frais. Ce goûter remplacerait le dîner et les invités seraient plus à leur aise à l'ombre des fruitiers. Le soleil de la fin d'après-midi cédait la place à la fraîcheur du début de la soirée. A la lumière vacillante des photophores, la fête commençait vraiment. Les voix se faisaient plus fortes et les éclats de rire sonnaient. Les pots de confiture se vidaient et l'on coupait de larges tranches d'un pain de deux qui, seul, tenait compagnie aux fruits et aux gâteaux ;

Alors, elle révélait son secret et elle avouait avec coquetterie à son ami du jour qu'à la manière des merveilleuses et des fantastiques du dictionnaire, aux confins de la campagne normande, elle vivait sous un pseudonyme. En Auvergne, il y a bien longtemps, elle avait renoncé à son prénom de baptême Marie-Germaines au profit de Marjolaine. C'était tout de même plus poétique.



31 – Un coucher pas comme les autres ...

Si un couchant m'était conté, j'aurais pu inventer ce conte et me goberger de sa beauté, de sa valeur.

Mais il existait déjà par un de ces miracles que de temps en temps, la nature nous offre. J'aurais pu faire fi à mon état narcissique et élever mon orgueil jusqu'à l'admiration qu'on n'aurait pas manqué de m'attribuer. Mais sincèrement, ce moment d'émerveillement passé, je restais coi.

Avais-je rêvé ? Mon imagination, je sais que je n'en manque pas, mais là, je me dois d'être honnête. L'humain n'invente rien. Il bâtit, construit, détruit mais la beauté parfois lui coupe le souffle au point qu'il est bien obligé de reconnaître sa petitesse devant le merveilleux, le naturel, le beau qui le rappelle à l'ordre. Juste rappel des choses.... Je ne peux pas garder pour moi ce que j'ai vu l'autre jour.

J'assistais à une fin de coucher de soleil au fond de mon jardin dont la vue s'étendait au-delà d'un petit ru qui courait en laissant sur son passage la musique fine de son clapotis. Au-delà de la barrière, s'étendait un pré où quelques vaches se promenaient. Le soir s'annonçait tranquillement sur le brouillard qui recouvrait tout le champ qui devenait d'un beau rose. Les vaches se promenaient tranquillement indifférentes à la beauté des lieux. On ne voyait que leurs têtes qui dépassaient et le dessus de leur dos. C'était irréel. Je regardais de tous mes yeux et aussi longtemps que possible ce qui s'estompait. Déjà, j'aurais voulu retenir ce coton léger, cette longue barbe à papa. J'aurais voulu y goûter. J'en ai la gourmandise au bord des lèvres.

Était-ce le seul endroit où il y avait du brouillard ? Je me retournais. Soudain, mon jardin me parut banal. J'ai étendu les mains vers le pré comme si je pouvais le toucher mais déjà l'éphémère faisait disparaître le tableau. Il s'est niché dans mon souvenir et en égoïste, je l'ai gardé pour moi toute seule.

Si je l'avais raconté, personne ne m'aurait cru. L'émerveillement envers certaines choses nous fait quitter pour un temps notre corps et rêver cinq minutes pour toute une vie...



32 – Et toi, m’entends-tu ?

Je ferme les yeux sur le monde dans lequel je me noie ; sois ma bouée et guide-moi vers la surface, sois mes yeux et décris-moi ce que tu vois, sois mon cœur et émerveille-moi.

Commençons par le commencement ; je voudrais voir une colline. Juste une colline, fruit de l’imagination naïve d’un enfant ; une petite colline d’herbe, qui ondule un peu grâce au vent. Mais elle est bien vide, et bien seule, cette colline. Alors montre-moi un arbre ; oui, c’est bien, un arbre. Je veux un arbre dont les branches s’étendent vers les cieux, des branches vêtues de feuilles ; oranges ou vertes, qu’importe, tu peux même les peindre en bleu.

Non, attends, pas en bleu. Bleue, c’est la couleur du ciel que je veux voir à l’arrière. Alors changeons la couleur de ce ciel ; je le veux rouge, comme lorsque le soleil se couche et que la vie s’éteint doucement, en silence.

Ah, oui ; je veux du silence également. Fais-moi entendre le silence, pour une fois, et arrête de faire tant de bruit. Tu peux continuer de vivre, mais plus doucement. Calme-toi, car tu m’effraies lorsque tu hurles, lorsque tu t’affoles. Je sais que tu réclames de l’attention.

Et toi ? M’entends-tu quand je t’appelle ?

M’entends-tu quand je te hurle de m’aider ?

Alors pourquoi m’ignorer, pourquoi t’acharner à me tuer comme tu le fais ? Pourquoi jouer avec mes émotions, pourquoi me perdre à l’intérieur de ce tourbillon ? Pourquoi m’y noyer avec si peu de compassion ?

Sans moi, tu n’es rien, et sans toi, je ne suis rien non plus. Nous sommes dépendants l’un de l’autre, alors au lieu de nous entretuer, soutenons-nous. On dit que seul le temps pourra nous aider et nous réconcilier, mais le temps, je n’en ai pas.

Le temps aussi, je veux le voir, je veux le sentir s’écouler plus lentement. Je veux voir une horloge. Derrière l’arbre, derrière la colline verte, ajoute une horloge. Je ne la veux pas trop grande, sinon, dès qu’on tournera la tête, on ne verra qu’elle, on ne pensera qu’à elle, et ce n’est pas le but convoité. Je ne veux pas être obsédée par le temps, je veux au contraire qu’il s’écoule doucement, et qu’on ne pense pas à la fin, la mort, qui nous attend une fois que les aiguilles ont atteint leur but. Parce que c’est dans longtemps, trop longtemps, et qu’on a la vie devant nous. Il me faut juste une petite preuve que l’on vit, et cette horloge solitaire me suffit.

Ajoutons de l’eau ; sans eau, personne n’aura le temps de vivre sa vie, aussi lente soit-elle. J’aimerais une cascade, une immense cascade, mais assez loin pour ne pas que son frémissement trouble le silence. Quoiqu’en léger bruit de fond, c’est joli, ça me convient. Et je souhaiterais qu’elle se déverse dans un petit lac, pas bien grand, encadré d’arbres – n’importe lesquels, multicolores ou non. Ajoute quelques nénuphars à la surface, ainsi que des pierres moussues, afin qu’on puisse courir et sauter dessus, mais sans glisser ; tout le monde a déjà glissé sur ces pierres et peut affirmer que c’est douloureux.

Maintenant, j’aimerais faire de cet arbre coloré quelque chose de plus poétique : je n’ai qu’à installer des plantes à ses pieds, aussi colorées que l’arbre en question, qui remontent le long de son tronc noueux. Et parmi ces plantes, je veux des bancs, des bancs blancs sur lesquels sont posés des coussins. Ils seront pour les amoureux nostalgiques, qui pourront s’asseoir à l’ombre et profiter du paysage que nous nous fatiguons, ensemble, à créer.

Il est temps d’ajouter des loisirs. Installe quelques stands, des beaux stands qui se fondent dans le décor sans toutefois s’y perdre. Ils peuvent vendre de la nourriture ou des boules à neige, ça m’est égal, ils font ce qu’ils veulent.

Non loin, ajoute des manèges pour les enfants, ceux avec les chevaux de bois, qui montent et qui descendent, tandis que les parents restent à côté pour applaudir et sourire. Fais-leur plusieurs étages, s’il te plaît ; te souviens-tu de celui que nous connaissions ? Voilà la raison. Proscrire la technologie, je ne pense pas. Les téléphones ne disparaîtront pas, je sais que si je les enlève, les gens seront perdus. Quant aux voitures à essence, il n’y a qu’à espérer qu’elles ne reverront jamais le jour, en effaçant toute trace de leur passage destructeur sur cette planète endommagée. A la place, pour le moment, je veux des vélos, pour voir des cyclistes déambuler en souriant.

Et j'aimerais ajouter quelques étoiles, les premières à apparaître, celles qui brillent le plus et que l'on regarde s'allumer, en marchant mélancoliquement, lorsqu'on est seul.

Oh, je n'y avais pas pensé ; trace un chemin, s'il te plait, pour ces marcheurs mélancoliques d'un soir, afin qu'ils puissent se promener en regardant leurs étoiles, avant de rentrer chez eux. D'ailleurs, chez eux, ce sera là-bas, non loin de la cascade. Faisons sortir de terre quelques bâtisses – non, « bâtisses » est un terme qui ne convient pas. Ce seront de véritables demeures, en harmonie avec le paysage passif qui s'étale autour d'elles.

N'est-il pas un peu trop passif, ce paysage ? J'ai eu tort de vouloir éteindre la vie ; de nuit comme de jour, elle doit prospérer. Cette fois, je te laisse libre cours : chiens, chats, oiseaux, fourmis... exprime-toi tant que tu le peux.

Ça y est ?

Alors la vie peut démarrer. Le ciel peut virer au noir, tandis que les parents rentrent et que les veilleurs peuvent continuer leur virée nocturne. Demain, la vie reprendra, en plus dynamique, peut-être. Les gens pourront se lever dès l'aurore pour aller acheter du pain – je suis sûre qu'il y a une boulangerie quelque part – ou bien traîner au lit s'ils le peuvent. Ensuite, on verra les premières familles sortir, avec les vélos, pour se poser au bord du lac ou aller au manège pour les plus jeunes. La vie déferlera en masse, on entendra les voix et les rires, peut-être les aboiements des chiens ou le martèlement des sabots. Puis le ciel redeviendra rouge, l'espace d'un instant, cet instant que j'ai créé avec toi.

Tu as fini de créer mon rêve ? Tu es calmé, ou désires-tu que je t'écoute encore, que je continue ? Car désormais, mon songe est achevé. Tout ce que je veux, c'est qu'en ouvrant les yeux, ce que je t'ai demandé soit là, devant moi. Je veux voir des sourires, des familles assises au bord d'un lac. Un rêve fou ? Peut-être bien. Mais je dirais surtout un rêve naïf d'enfant. J'en demande trop, j'en suis consciente. Dans trois secondes, je me réveille, je regarde la vérité et le monde dans lequel j'ai failli me noyer.

Que vas-tu me montrer ? Vas-tu me sauver, ou me faire replonger ? Puis-je te faire confiance pour ne plus chavirer, et pour me protéger, désormais, quand je te crierai de m'aider ?

S'il te plait, toi que tambourine dans ma poitrine, qui me fait mal tout en me faisant vivre...

Emerveille-moi, mais surtout veille sur moi.



33 – La perforeuse

« Pas de sieste aujourd'hui, a décrété Monsieur Grimbert, je vais au... » Il range ses rares cheveux gris sur son crâne blafard puis il sort. Il y a foule dans les rues, les gens vont tous dans la même direction. « Je vais... Tu vas... Il va... Nous allons au... » Pourquoi continuer à se faire des cachotteries ? « Nous allons au carnaval ! ». La pub disait « Offrez-vous le carnaval de Nice en profitant de l'hospitalité d'un authentique palace niçois » Le palace avait le charme d'un vieux beau mais M. Grimbert ne regrette vraiment rien... Une fanfare arrive en face, tonitruante et occupant toute la largeur du boulevard. Suit un long bataillon de majorettes, des gamines aux hanches étroites, aux jambes maigres et aux poitrines naissantes qui s'appliquent avec une grâce un peu maladroite à bien marcher en cadence et à faire tourner leur bâton. Puis on voit venir les premiers chars. Des beautés étincelantes et peu vêtues s'y pavanent sur des montagnes d'oranges et de citrons en envoyant des baisers à la foule. Par endroits, on marche déjà sur un tapis de confetti. La foule, subitement, est devenue plus dense. Il serait vain de vouloir aller à contre-courant. M. Grimbert est emporté. Au passage des chars, lorsqu'apparaissent « les grosses têtes », des exclamations fusent, émerveillées, étonnées, amusées. A cet instant, une bousculade se produit, provoquée par un brutal mouvement de reflux. On n'empêche pas l'océan de remonter. M. Grimbert se laisse porter. Il est pressé, écartelé, déséquilibré mais il parvient à ne pas tomber. Une pression s'exerce contre son dos et une main se pose sur son épaule. Il se retourne et il *la* voit, *Elle* est là tout contre lui. Il réalise que c'est sa poitrine qui s'est pressée contre son dos et une violente émotion l'empourpre. Elle doit avoir 17 ans. Une statue, une sculpture vivante. Elle est grande et flexible, simplement vêtue d'un jean et d'un tee-shirt. Une harmonie en mouvement. Sur son visage, flotte encore quelque chose de l'enfance, une grâce qui n'appartient qu'aux petites filles, mais son corps est déjà totalement, merveilleusement celui d'une femme. A regret, M. Grimbert détourne le regard. Après un instant d'accalmie, la foule l'emporte de nouveau et c'est à ce moment qu'il *le* voit. C'est un grand jeune homme à la carrure d'athlète, il doit avoir 20 ans, guère plus. Ses cheveux noirs et bouclés adoucissent les traits un peu durs de son visage. Il l'a vue et il joue des coudes, bouscule un peu, écrase quelques pieds pour se rapprocher d'elle. Si la jeune fille l'a remarqué, elle n'en laisse rien paraître. Il est maintenant tout près d'elle. Dans un grand sac en papier, il puise une poignée de confetti qu'il lui lance avant de se sauver adroitement en profitant d'une soudaine faille dans le mur compact des badauds. Elle est surprise par cette rafale qui s'est subitement abattue sur elle ou feint de l'être. « Oh ! s'exclame-t-elle, il va me le payer ! » Et elle le poursuit en se faulant dans la foule. « Excusez ! Excusez-moi ! » répète-t-elle en bousculant des touristes japonais qui serrent leurs appareils-photo contre eux. Lui, il a pris soin de ne pas aller trop loin. Il serait dommage qu'il se fût rendu inaccessible. Alors, elle arrive, près de lui. Au moment où il ouvre la bouche, elle vise son visage. Il suffoque et crache. Des confetti demeurent accrochés aux commissures de ses lèvres, dans ses cheveux et dans ses cils. Il contre-attaque furieusement en se ruant sur la jeune fille qu'il tente d'immobiliser. Elle refuse l'étreinte en donnant de violents coups de reins. « Nerveuse avec ça ! » Il se moque mais en bon tortionnaire, il lui pince le nez pour l'asphyxier et la contraindre à ouvrir la bouche. Elle résiste quelques secondes mais ses secousses faiblissent et elle ouvre toute grande une bouche avide d'oxygène qu'il se hâte de remplir à bout portant d'une poignée de confetti. « Je vais te soigner... » Elle saisit avec fermeté et douceur une main qu'elle attire jusqu'à sa bouche. « Ça va mieux ? » demande-t-elle en massant doucement le doigt douloureux. « Oui... Mais il vaut mieux que j'aille chez le pharmacien : le venin de vipère, c'est mortel ». « Oh ! » Et la trêve est rompue aussi vite qu'elle avait été décrétée : le garçon disparaît sous une pluie de confetti, il bat en retraite pour mieux préparer une riposte fulgurante. Et le spectacle de cette joute, de cette sorte de danse nuptiale faite de violence feinte, d'animalité jouée, de tendresse vraie, de fuites, de poursuites, de retrouvailles, de luttes qui simulent déjà les corps à corps de l'amour se poursuit, étourdissante et fascinante pour M. Grimbert qui, noyé dans une foule têtue, ne voit plus que ce grand garçon sûr de sa séduction que, seule, peut abattre la traîtrise de cette

fille, tour à tour fauve implacable et chatte câline, dont la poitrine libre sous le mince coton du tee-shirt, les hanches pleines éclatent de toute la féminité du monde. La bouche sèche, les mains agitées de tremblements, le cœur tentant de s'échapper de sa cage, M. Grimbert sent encore, contre son dos, la pression exercée, il y a quelques minutes à peine, par cette poitrine qu'il devine si belle. Cette région de son corps, il le sent confusément, va devenir pour lui à jamais sacrée. Il se souvient d'une page de roman qui, un jour, l'a ému aux larmes : ayant reçu sur la joue un baiser de celle qu'il aimait en secret et pensait inaccessible, le héros décidait de désormais toujours contourner, au cours de sa toilette, ce centimètre carré de sa peau que la belle avait effleuré de ses lèvres et qu'il devenait inutile de laver puisque rien, jamais plus, ne pourrait venir le souiller « Oui, c'est exactement cela », pense-t-il. Il voudrait que ce jeu de la séduction de ces deux jeunes gens si beaux durât, durât, que la chèvre de M.Seguin résistât longtemps encore avant que d'être emportée par le loup. Et, brutalement, il se souvient : la petite chèvre combattait désespérément le loup non pas pour le terrasser mais dans l'espoir de lui tenir tête jusqu'aux premières lueurs de l'aube ; la fille, elle, va résister jusqu'à sa dernière poignée de confetti mais, après... après faute de munitions... « Si j'avais su..., pense-t-il, oui, si j'avais su... » Sa main fait le geste de chasser les images qui investissent son champ de vision, les souvenirs qu'il découvre à fleur de mémoire et qu'il ne savait pas à ce point à vif... « Si j'avais su... » : employé dans une société d'import-export parisienne, il a subi durant toute une vie les sarcasmes des secrétaires mais un jour, une idée lui vient : il va garder les confetti qu'il détache lorsqu'il range des documents dans un classeur et l'on verrait ce que l'on verrait. Et le jour de son départ en retraite, à l'heure des cadeaux, il annonce que, lui aussi, il a un cadeau à faire et, dans un silence gêné, il vide le contenu de son sac de confetti sur ses tortionnaires. S'il avait su, il ne les aurait pas gaspillés bêtement, ces confetti patiemment amassés au long de toute une vie. Il les aurait gardés pour elle... Il lui aurait offert l'énorme sac de papier kraft. Elle l'aurait regardé avec étonnement, aurait dit « Merci, Monsieur, vous êtes bien gentil ». Elle lui aurait souri. Un sourire de cette fille si jolie, rien que pour lui. La justification de toute une vie passée, une *perforeuse* à la main, à bien ranger des documents dans les classeurs adéquats ? Mais pas du tout ! Une vie de fabricant de confetti exclusivement destinés à une jeune fille d'une beauté parfaite. Qu'ils aient été confectionnés dans des documents qui pouvaient présenter quelque intérêt pour une obscure société d'import-export, pourquoi pas, mais ce détail ne le concernait que médiocrement... Tout un lourd contentieux liquidé d'un seul coup par la magie d'un regard. Et il avait raté cela aussi, il n'avait pas permis que le grand rendez-vous eût lieu : pendant une fraction de seconde, l'effleurement du ver de terre par l'étoile filante venue du profond de l'Univers... Le garçon et la fille respectent maintenant une trêve. « Si on allait prendre un pot ? propose le garçon. Ils entrent dans un café et c'est en y pénétrant à son tour que M. Grimbert comprend qu'il les a suivis. Le vieil homme, qui n'a jamais serré un corps de femme entre ses bras, est heureux d'avoir contemplé d'aussi près la Beauté, cet indicible entrelacs de courbes fluides qui, venues du ciel, rebondissent et cascadenent pour rejoindre le sol sans que rien jamais ne vienne les heurter ou les briser ? S'il avait eu la chance de rencontrer une jeune fille aussi belle, il aurait craint de l'abîmer en la touchant, alors il aurait inventé une religion dont elle aurait été la divinité, il se serait épuisé à lui garder éternellement ses 17 ans. Le soir descend et l'hôtel est encore loin. Lentement, M.Grimbert reprend sa marche. Il sent deux points brûlants dans son dos. Il s'arrête, exténué par trop d'émotions. Il presse des deux mains le côté gauche de sa poitrine douloureuse où son cœur s'affole... « Ah ! murmure-t-il dans un souffle, une perforeuse, oui, une vraie perforeuse. »



N°1 – GOURDIN Alexis
N° 2 – DOLHEM Bruno
N°3 – RENAUD Josiane
N°4 – MOREAU Evelyne
N°5 – LEFRANC Virginie
N°6 – YVER Kévin
N°7 – PENAIN Estelle
N°8 – FERREY Claude
N°9 – DECREUZE Martine
N°10 – RUEFF Simon
N°11 – RUEFF Gabriel
N°12 – FAOU Aurélien
N°13 – BESNARD Julie
N°14 – ALLIOT Marie-Alix
N°15 – WOLINSKI Evelyne
N°16 – JUILLARD Béatrice
N°17 – MALAISE Marie-Cécile
N°18 – MOINEAU-COMMISSAIRE Agnès
N°19 – SAINT-BOMER Angélique
N°20 – MARIMON Clara
N°21 – LEMONNIER Elisabeth
N°22 – POULARD Iris
N°23 – MARTIN Véronique
N°24 – LECOCQ Pierre
N°25 – ORTEGA Anne-Marie
N°26 – JULIE Marie
N°27 – DROUIN Florence
N°28 – LAFATEUR Christel
N°29 – RAYNAUD Sylvie
N°30 – MADEC Clara
N°31 – LEBLOND Paule
N°32 – CHOQUET Marie
N°33 – LAMY Jean-Paul

Recueil réalisé par la Médiathèque Jacques Prévert
Imprimé par le service des affaires culturelles de la Mairie de Dives-sur-mer
Août 2018



*Concours organisé par la médiathèque Jacques Prévert de Dives-sur-mer et la
compagnie PMVV Le grain de sable*

*Avec le concours des bibliothèques de Blangy Pont-L'Évêque, Cabourg, Caen,
Hermanville-sur-mer, Honfleur, Merville-Franceville, Saint-Aubin-sur-mer et
Trouville-sur-mer*

Dans le cadre des 17èmes rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie
www.rencontresdete.fr